Jean-Claude Castex

C'est arrivé un jour !



Nouvelles

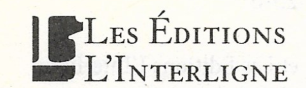
C’est arrivé un jour !

Jean-Claude Castex

C'est arrivé un jour !

Nouvelles

Collection « Vertiges »


Les Éditions L'Interligne

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Castex, Jean-Claude, 1941-

C'est arrivé un jour ! / Jean-Claude Castex.

(Collection « Vertiges »)

Nouvelles.

ISBN 978-2-923274-25-6

I. Titre. II. Collection.

PS8555.A7854C48 2007 C843'.54 C2006-906505-5

Les Éditions L'Interligne bénéficient de l'appui financier du Conseil des Arts du Canada, de la Ville d'Ottawa, du Conseil des arts de l'Ontario et de la Fondation Trillium de l'Ontario. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.


Conseil des Arts du Canada




Canada


Les Éditions L'Interligne
261, chemin de Montréal, bureau 306
Ottawa (Ontario) K1L 8C7
Tél. : 613-748-0850 / Téléc. : 613-748-0852
Site Web : www.interligne.ca

Illustration de la couverture : Suzanne Richard
Conception de la couverture et mise en pages : Arash Mohtashami-Maali
Correction des épreuves : Andrée Thouin
Distribution : Diffusion Prologue inc.

ISBN: 978-2-923274-25-6

Dépôt légal : deuxième trimestre 2007
Bibliothèque nationale du Canada

Christine

« Pour un plaisir, mille douleurs », disait le poète François Villon en parlant de l'amour. Mais aucun amoureux ne s'en soucie.

Christine avait jadis rencontré l'homme de sa vie sur la plage de White Rock. Ils s'étaient immédiatement plu. Ce jour-là, Christine n'avait d'abord pas osé faire la moindre avance, de peur d'être la cible de jugements téméraires de la part de son entourage. Cela ne se faisait pas en ces temps fort anciens. Elle se contenta donc de jeter à la dérobée de longs regards furtifs sur celui qui devait devenir son mari, jusqu'au moment où le poids de ses yeux attira l'attention de l'autre. Par quel mystère de la transmission de pensée un regard persistant peut-il capter les yeux d'un être ? Peut-être le saurons-nous un jour. Pour l'instant, Christine, loin de soumettre son esprit aux arides questions extrasensorielles, se contentait d'en utiliser les effets. Et bientôt elle vit les yeux du jeune et beau garçon sortir de sa distraction, jeter tout autour un appel inquisiteur, fouiller les environs et rencontrer le visage de Christine, qui s'empressa alors de regarder la mer d'un air très absorbé. Lorsque le poisson avait repéré l'appât, il fallait le ferrer. Elle continua

donc de le fixer à son insu jusqu'à ce que le regard du jeune homme se portât encore sur elle. Elle constata bientôt avec satisfaction que désormais l'inconnu ne passait plus une seule minute sans la regarder. Elle pestait au fond d'elle-même d'être obligée de jouer cette absurde comédie afin de déclarer à un jeune homme qu'elle souhaitait le séduire, au moins de façon passagère. Que ne pouvait-elle se lever carrément, arpenter les quelques mètres de sable qui les séparaient et déclarer d'une voix claire : « Je m'excuse de vous déranger, mais me permettez-vous de m'allonger ici, près de vous, car je vous trouve superbe ? » Elle voyait déjà l'air surpris et flatté du bel inconnu, les clins d'œil narquois ou gênés qu'il jetterait à la cantonade, et elle pouvait imaginer les préjugés qui envahiraient son esprit : « Dis donc, celle-là... Elle en veut... Méfiance... Elle doit transporter les virus et les gènes de tout Vancouver. Probablement aussi dangereuse qu'une arme biologique. Attention où je pose les pieds ! »

Elle avait maintes fois subi les plaisanteries sarcastiques de ses camarades d'un jour, et leurs humiliants commentaires revenaient hanter sa mémoire comme de vieux fantômes obsessionnels.

De nouveau son regard accrocha celui du beau garçon, et elle dirigea rapidement les yeux vers le glauque océan Pacifique dont l'immense toile bleu-vert était ravaudée de-ci de-là de quelques pièces de tissu blanc : les voiles triangulaires de gracieux catamarans. Le ciel lui-même se zébrait de mouettes blanches.

Certes, elle se jugeait hypocrite de se livrer à toutes ces manigances d'approche afin de « capturer » ce jeune homme dans ses rets. Mais pour elle c'était un jeu, une sorte de partie de chasse. La société la forçait à la dissimulation ; la peur d'être méjugée par l'entourage ne lui laissait aucun

autre choix que celui-là. Ah, cette société ! Mais qui était donc cette horrible société que tout le monde montrait du doigt avec rancune ? Au premier abord, l'image qui vint illustrer ce mot fut horrible, une masse sombre et floue d'où sortaient des imprécations, des médisances et des calomnies. Cette masse confuse la tenait captive et des silhouettes malveillantes se penchaient les unes vers les autres pour ironiser sur les longs regards dont elle caressait ce beau garçon aux allures d'athlète. Quant à elle, elle ne voulait pas finir comme ces honnêtes femmes, inconsolables dans leurs vieux jours des fautes qu'elles n'avaient pas commises.

Ah ! un jour peut-être le genre humain deviendrait moins hypocrite ; elle n'aurait plus besoin de se cacher pour se livrer à son plaisir favori.

Deux filles traversèrent la plage ; leurs pieds foulaient le sable crissant. En passant devant le jeune homme, leurs corps presque nus se mirent à onduler. Christine observa le garçon et une espèce de jalousie et d'irritation l'envahit. Que venaient-elles se tortiller sur ses plates-bandes comme des vers au bout d'un hameçon ? Ce garçon était sa chasse gardée. Il suffit de dodeliner de la croupe pour harponner les hommes, avec leur personnalité un peu simpliste. Elle remarqua que le garçon cessait de les suivre du regard et sa colère retomba aussi vite qu'elle avait surgi. Au fond, elle en faisait partie elle-même de cette société qui lui paraissait si perverse.

Le regard de Christine croisa encore celui du jeune homme. Mais cette fois elle décida de le soutenir et d'esquisser un sourire discret afin de l'encourager dans ses tentatives. Puis elle regarda de nouveau l'océan Pacifique. Elle ferrait le saumon. Soudain une voix troubla le bruissement de la mer :

— Vous venez souvent ici ?

Elle se retourna et lui sourit de nouveau.

— Non, c'est la première fois.

Ils échangèrent quelques phrases anodines. Cela leur permit de s'observer plus minutieusement. Christine vit avec plaisir le beau visage viril quoique doux de l'inconnu : des yeux très noirs et très profonds brillaient comme des émaux de Moravie. Il s'adressait à elle avec courtoisie et douceur. Bien que la conversation ne portât que sur des sujets de peu d'intérêt, la justesse des réflexions et le tact des commentaires laissèrent dans l'esprit de la jeune fille une impression des plus favorables. Manifestement — et en dépit de son charme physique — cet inconnu était d'un très bon niveau intellectuel.

Elle esquissa quelques mouvements discrets et calculés afin de mettre son maillot de bain en valeur, fit pigeonner sa poitrine et cambra légèrement la taille afin de faire ressortir, sans en avoir l'air, la finesse de sa silhouette et le fuselé de ses jambes. Elle avait un peu l'impression de faire la roue comme un paon, mais s'efforçait d'être aussi discrète que possible afin de ne pas paraître provocante. Elle avait soigneusement choisi ce maillot. Elle le voulait révélateur de son charme et aussi séducteur que possible mais en même temps discret et honnêtement pudique. Elle avait horreur de ces filles qui exhibaient ostensiblement leurs attraits sans laisser place à la rêverie et à l'imagination.

Dès qu'elle eut esquissé ses mouvements et allongé ses jambes, elle vit avec plaisir à quel point le jeune homme ne restait pas insensible à son physique ; ses pupilles répondaient immédiatement à chacun de ses mouvements comme si elle avait tenu entre ses longs doigts la télécommande qui gouvernait le centre moteur du bel inconnu.

Ses yeux noirs effectuaient de rapides incursions loin du visage de Christine, qui esquissa un geste discret pour couvrir sa nudité à l'aide de son sac à main ; le dosage de la séduction était essentiel. Et elle vit immédiatement qu'elle avait vu juste, car, tout de suite après avoir laissé errer ses yeux sur son corps, l'homme perdit le fil de sa pensée. Et le sourire qu'elle lui décocha — et qu'il perçut en fait comme la cristallisation de la douceur qui émanait de sa personne — n'était en fait que le fruit de l'amusement de la jeune fille qui décelait le trouble momentané dans lequel les idées du bel inconnu s'étaient brouillées.

— Est-ce que je peux approcher mes affaires des vôtres ? demanda-t-il en saisissant sa serviette et son sac.

— Oui, bien sûr, la plage est à tout le monde.

Il déposa ses effets personnels tout près de la jeune femme.

— Ainsi nous n'aurons pas à nous égosiller pour parler. Je me présente : Claude Vernon.

Elle lui serra la main en répondant :

— Christine Endersen.

— D'origine norvégienne ?

— Suédoise... et vous, anglaise ?

— Non, française. Vernon est une ville de Normandie...

— ... et de Colombie-Britannique aussi.

Deux heures après, la gentillesse et l'intelligence de la jeune fille avaient définitivement séduit Claude. Il sentait jusqu'au plus profond de lui-même que jamais il ne voudrait se séparer de Christine. Elle était devenue pour lui un trésor si précieux que sa vie tout entière devrait être bâtie en fonction d'elle. Il avait été envoûté par une espèce de sortilège, par le magnétisme fascinant de la jeune fille.

L'année suivante, ils emménagèrent dans une belle villa de Vancouver-Nord, avec une vue splendide sur le détroit.

Ils n'eurent pas d'enfants. La nature n'accorde pas à tous le privilège d'être parents. Et lorsqu'elle désigne des heureux élus pour la paternité et la maternité, ce n'est pas au mérite mais au seul caprice du hasard.

~

Leur bonheur fut sans mélange durant sept ou huit ans. Puis lorsqu'il fut évident qu'ils ne pourraient avoir d'enfant, chacun commença à ressentir pour l'autre quelque acrimonie. Ils avaient l'impression erronée que la vie d'une personne ne peut pas être pleine et entière sans enfant ; comme un arbre fruitier frappé de stérilité.

Initialement, ils se sentaient parfaitement heureux de se consacrer entièrement l'un à l'autre et de satisfaire leurs moindres désirs. Mais l'absence d'enfant prit l'aspect d'un « vide existentiel ». Avec l'usure du temps, ce vide de leur existence envahit leur horizon comme un obscur nuage d'orage. Ils frémissaient à l'idée que lorsque leurs parents seraient morts et que l'âge aurait amoindri leurs capacités physiques et intellectuelles, ils n'auraient pas l'amour inconditionnel d'enfants à eux pour les soutenir au moins moralement. Ils disparaîtraient de cette terre sans laisser de trace, comme une brume matinale. Ils mourraient dans l'indifférence de tous et la quasi apathie de leurs amis.

Insensiblement, la douceur et la plénitude de leurs rapports se chargèrent d'une électricité destructrice. Chacun voulait voir dans l'autre la cause de la stérilité conjugale, la source de tous leurs malheurs. Avec les années, le ton monta et les premiers dissentiments devinrent peu à peu de véritables querelles. De simples tests médicaux auraient désigné le responsable involontaire de cette tare, mais ni l'un ni l'autre n'osa s'y prêter. Ils craignaient bien

trop de se retrouver au pilori et ils préféraient se réfugier dans l'absurde illusion de la culpabilité de l'autre. C'était à qui ferait le plus d'effort pour détruire avec plus d'efficacité leur bonheur commun.

Leurs rapports s'envenimèrent à un point tel que, lorsqu'ils prirent leur retraite, à 65 ans, ils ne pouvaient plus se souffrir. La plupart des gens dépensent la plus grande partie de leur énergie à se rendre malheureux et à détruire leur propre vie. Claude et Christine saisissaient toutes les occasions pour se jeter à la figure les mille et une faiblesses qui constituent la personnalité humaine. Et l'âge ne faisait qu'exacerber les rancunes, car les années apportent plus de sénilité que de sagesse. Des disputes affreuses éclataient à chaque instant. Les voisins pouvaient aisément en suivre toutes les péripéties sans même tendre l'oreille.

Puis un jour Claude partit. Christine, en pleurs, vint en avertir les voisins, qui ne surent comment réconforter l'épouse inconsolable.

— Nous avions de grandes querelles, c'est vrai ! Mais nous nous aimions profondément, disait-elle entre deux sanglots. Que vais-je devenir désormais ? Je suis désespérément vieille et totalement seule. Nous étions un soutien inconditionnel l'un pour l'autre et il m'a quittée, sans doute découragé par les incessantes disputes qui nous opposaient.

L'épouse éplorée écrivit à plusieurs organismes afin de les exhorter à rechercher les traces de celui qu'elle appelait son « grand Amour » ; sans résultat. Il semblait s'être volatilisé dans la nature canadienne, ou peut-être aux États-Unis ou ailleurs.

Elle se résolut donc, en désespoir de cause, à vivre une solitude totale mais — tout compte fait — paisible.

~

Les années passèrent. Christine s'adapta à sa nouvelle vie. Seuls les premier temps semblèrent difficiles. Elle en faisait la confidence avec des larmes dans les yeux à ses amies. Jamais elle n'eut la moindre lettre de son mari. Probablement avait-il refait sa vie ailleurs avec une autre femme, disait-elle. Il avait sans doute voulu vivre ses vieux jours dans le calme et la sérénité. Quant à elle, elle ne chercha plus l'âme sœur ; l'expérience passée lui avait suffi.

Lorsqu'elle atteignit l'âge de 75 ans, elle commença à perdre la tête. Certains prétendaient que c'était le chagrin qui avait miné l'esprit de Christine. Faut-il être malade d'amour pour sombrer dans la démence ? Christine était capable de conter les moindres événements qui avaient balisé son lointain passé, mais, comme cela arrive souvent, la mémoire immédiate lui faisait de plus en plus défaut. Le parchemin de sa mémoire, trop plein du passé, laissait moins de place au présent. Comme nombre de vieillards un peu séniles, la vieille Christine commença à perdre ses portefeuilles, et ses oublis prirent bientôt une fréquence épidémique. Fort soupçonneuse, elle cachait son argent et en oubliait la cachette. Elle rachetait donc une bourse qu'elle garnissait de billets, pour la perdre presque aussitôt. Au début elle portait plainte pour vol à la Police montée et ne manquait pas d'accuser du forfait la dernière personne à être passée chez elle ; mais les gendarmes se firent très vite une opinion extrêmement défavorable à son égard, attribuant ces disparitions à son inattention. Surtout lorsque Christine retrouva plusieurs portefeuilles et en avisa la Police montée. Ils refusèrent donc de prendre ses appels au sérieux. N'importe quel invité pouvait constater que

chaque matelas de la maison couvait deux ou trois portefeuilles gonflés d'argent, perdus depuis longtemps. Il suffisait de soulever un matelas ou même un coussin ou un coin de tapis pour en retrouver. Il lui arriva même — elle qui avait économisé toute sa vie sou par sou et qui avait eu longtemps la manie d'acheter des dollars en or afin d'en admirer la pile de temps en temps, comme le vieux Séraphin Poudrier des Pays d'en Haut —, il lui arriva donc, devenue vieille et distraite, de payer involontairement en pièces d'or un kilo de sucre ou une miche de pain tranché. Lorsque d'autres clients étaient témoins de la scène, la caissière éclatait d'un rire sonore en lui retournant les pièces avec un commentaire amusé :

— Mais non, Madame Endersen, vous me donnez encore un dollar en or. Je sais que mon pain est bon, mais pas à ce point !

Et tout le monde la regardait avec curiosité. Elle acquit ainsi une réputation qui aurait pu lui être funeste s'il s'était trouvé un voisin assez malhonnête pour la cambrioler. Mais les Canadiens sont gens honnêtes — dans une certaine mesure — et aucun nomade opportuniste n'eut vent de ses pertes de mémoire ; aussi eut-elle la chance de mourir dans son lit — « de sa belle mort », si l'on peut dire — et non pas sous le couteau acéré d'un scélérat.

Comme il n'y avait pas d'héritier, le fisc prit la part du lion, celle que le mauvais larron aurait volée, et ce qui resta fut vendu aux enchères publiques. Le petit malin qui remporta la mise trouva tout de même une fortune en pièces d'or et une multitude de portefeuilles bien garnis qui lui remboursèrent amplement le prix de la maison.

Telle fut la triste fin de cette histoire d'amour, banale comme tous les romans de l'amour humain qui durent trop longtemps.

~

Un autre détail s'y rattache pourtant, que je tiens à mentionner car il apporte un éclairage supplémentaire sur cette banalité. Lorsque le nouveau propriétaire fit repeindre les murs, il découvrit un placard dont la porte avait été dissimulée sous une double couche de tapisserie. Il crut avoir mis à jour une nouvelle cache de pièces d'or. Il fut surpris d'y trouver un squelette et une carabine de calibre *22 long rifle*. Le crâne du squelette était percé de trois modestes trous dans la tempe gauche. Trois petits trous anodins de 5,5 millimètres de diamètre. L'étude médico-légale de la dentition révéla qu'il s'agissait de celle de Claude Vernon.

Le petit sou de cuivre

Patrick Mirande avait la manie de collectionner presque tout ce qui tombait entre ses mains. Il avait jadis commencé par des capsules de soda, puis des carnets et des boîtes d'allumettes, des affiches de cinéma qu'il empilait sous le tapis de sa chambre par manque de place, à tel point que le sol de cette pièce finit par ressembler à un terrain vallonné. Patrick passa ensuite aux gravures trouvées dans les emballages de plaques de chocolat et de fromages, aux cartes postales, aux voitures et camions miniatures et enfin aux Volkswagens grandeur nature. Mais la collection qui lui tenait le plus à cœur était celle des pièces de monnaie.

Dès le tout début, il avait circonscrit sa collection à la monnaie canadienne. Il pensait que, ainsi, il pouvait espérer posséder un jour la totalité des pièces canadiennes, dont le nombre est limité. Puis une femme vint meubler sa solitude, et par elle, trois enfants : deux filles, Valérie et Caroline, et un garçon prénommé Jacques.

Lorsque Jacques eut cinq ans et les filles sept et neuf ans, Patrick se rendit compte que sa collection, exposée jusque-là dans un buffet vitré du salon, devait faire l'objet d'un minimum de sécurité. Il avait maintes fois répété à ses

trois enfants : « Rappelez-vous que mes pièces de monnaie ont pour moi une immense valeur. Vous ne devez pas y toucher. » Les enfants écoutaient attentivement ces recommandations qui ne faisaient qu'augmenter leur attrait pour ces petits morceaux de métal. Ils se gardaient cependant d'y toucher mais venaient rêveusement écraser leur petite frimousse contre la vitrine du buffet en tâchant de déchiffrer les inscriptions cabalistiques — quelquefois partiellement effacées — qui décoraient les avers, les revers, ou les tranches des pièces de monnaie les plus anciennes.

Loin de se contenter de recommandations plus ou moins stériles, Patrick décida d'accroître la sécurité. Il fit confectionner par un habile ébéniste un buffet muni de solides serrures et de grosses vitres semi-blindées ; le verre était armé d'un grillage fondu dans la masse afin de décourager les voleurs éventuels. Pour que les cambrioleurs ne puissent passer outre aux serrures et aux vitres épaisses, il exigea le bois le plus résistant : le chêne. L'ébéniste sculpta longuement ce bois franc et livra fièrement le buffet-présentoir dans les délais prévus.

Le jour même, Patrick garnit les étagères, légèrement inclinées vers l'avant afin de ne rien cacher de la collection dont il était si fier. Il revêtit l'intérieur du buffet de velours rouge afin de faire ressortir la teinte argentée ou cuivrée de ses pièces de monnaie. Il plaça sur l'étagère la plus exposée aux regards admiratifs le fleuron de sa collection, un demi-dollar : un exemplaire de 50 cents de 1890, d'une valeur de 35 500 $; et sa cote ne cessait de monter. Il accordait une immense attention à ce demi-dollar dont 20 000 exemplaires seulement avaient été frappés à Londres, car l'Hôtel de la Monnaie à Winnipeg n'existait pas encore. La façon dont cette pièce était tombée entre ses mains était à elle seule une histoire extraordinaire.

Au-dessous trônait un demi-dollar canadien de 1905, coté à 15 000 dollars actuels. Et au centre il avait laissé libre un espace légèrement surélevé que devait un jour occuper LA pièce qui fouettait son imagination depuis des années, celle pour laquelle il aurait sans hésiter cédé l'ensemble de sa chère collection : un demi-dollar de 1921 dont la rareté extrême — une centaine de pièces seulement restaient — avait fait littéralement bondir la cote à plus de 60 000 $. La place restait libre et Patrick ne désespérait pas de recueillir un jour ce joyau pour lequel il était prêt à tout sacrifier, à hypothéquer sa maison ou — à sa grande honte — à liquider le fonds d'études de ses enfants. Telle était sa passion irrépressible. Il savait que quelques dizaines seulement de ces pièces restaient en circulation, jalousement gardées par de riches numismates qui étaient eux-mêmes soigneusement surveillés par les autres collectionneurs du pays. Tous attendaient comme des chasseurs à l'affût qu'un décès leur permette de racheter à leur famille ces trésors pour des prix d'aubaines, car les héritiers connaissent rarement la valeur des collections dont ils entrent en possession, et ils les bradent à des prix dérisoires. Patrick devrait sacrifier le bien-être matériel de ses chers enfants et de sa femme afin d'acquérir et de posséder — au sens presque charnel — l'objet de ses plus vives pensées, et bien que la culpabilité lui eût dévoré la conscience, il se serait laissé facilement convaincre à cause des arguments d'un ami qui avait suivi un cours de marketing destiné à développer la vente sous pression : « Si tu penses que cette acquisition te comblerait de bonheur, tu dois acheter cette pièce. C'est un devoir moral. C'est *ta* vie. Et comme tu n'as qu'une seule vie à vivre, tu ne peux la sacrifier pour les autres. Je vais te donner la formule magique pour toujours faire ce que tu dois : Écoute ce que te recommandent tes tripes. Elles

ne mentent pas, elles. Si tu sais les écouter et suivre leurs conseils, tu seras toujours dans le vrai. »

Patrick avait chaleureusement remercié cet ami cher qui avait réussi, en quelques mots, à libérer sa conscience gravement inhibée par un esprit de sacrifice suranné et destructeur.

À l'étage inférieur de son buffet-vitrine, il avait exposé les pièces de 1 cent. Plusieurs dizaines s'alignaient comme des soldats de cuivre aux teintes allant du brun foncé au rouge-orangé.

~

Patrick adorait au plus haut point présenter sa collection à ceux qui venaient chez lui pour la première fois. Pas un n'y échappait.

— Celle-ci date de 1963 ; elle a été frappée à 45 millions d'exemplaires, et, de ce fait, elle ne vaut que 4,25 $. Sa voisine de droite a été frappée en 1972...

Et il commentait chaque pièce dans ses moindres détails, énumérant avec passion les qualités et les défauts, l'âge et la valeur, les anecdotes qui s'y rattachaient, comme un père de famille présente ses enfants chéris. Il s'attardait sur les récits les plus étonnants et relatait la façon dont il avait trouvé ou acquis tous ces petits cercles de cuivre. Il expliquait que les pièces étaient autrefois frappées avec un *coin* (ou *coing*) de métal gravé en relief et en creux, et que le mot était à l'origine du mot anglais qui signifie pièce de monnaie.

— Celle-là m'a été remise par un pompiste. Je venais de faire le plein, et le pompiste devait me rendre un sou. Mais au lieu de me le donner, il a fait le geste de le glisser dans la fente d'une tirelire dont le contenu était destiné

aux aveugles, et où les clients abandonnaient les pièces jugées inutiles ou encombrantes. Mais au moment où la pièce allait disparaître dans la boîte scellée, un doute m'a envahi, une sorte d'impulsion qui disait : « Non ! Non ! Arrête-le ! » Je lui ai saisi la main, j'ai pris la pièce et lu la mention « 1923 ». « Mais ce n'est pas croyable ! que je lui ai dit. Vous alliez jeter cette pièce de 1923 qui vaut près de 1 000 $. » Le pompiste a cru d'abord que je plaisantais, puis il a tenté de récupérer sa pièce, mais j'ai refusé obstinément de la lui rendre. Furieux, l'homme a brisé le cachet de sécurité de la tirelire mais aucune des pièces n'avait de cote supérieure à sa valeur nominale.

Et il continuait, intarissablement.

— Cet autre cent canadien de 1955 a été la cause d'un crime. Un collectionneur a été surpris en plein cambriolage. Le propriétaire a été retrouvé une balle dans la tête. Vérifications faites par les assurances, seul manquait ce cent de 1955 d'une valeur marchande de 500 $...

Et ce crime, qui n'avait pas profité à celui qui l'avait perpétré, avait pourtant fait bondir la cote marchande de cette pièce qui était montée à son taux actuel. Patrick abreuvait ses visiteurs d'anecdotes similaires — souvent interminables et parfois inintéressantes. Malheur au visiteur ; il devait ingurgiter son bavardage comme un verre d'huile de foie de morue avant de prétendre devenir son ami. S'il refusait de s'y soumettre, Patrick — convaincu qu'il était en présence d'un sot borné peu soucieux de considérer la valeur des choses — n'en voulait pas pour ami.

Un jour, le secrétaire général de l'Association Canadienne des Numismates emprunta à Patrick un cent de 1955, dont la valeur s'élevait à plus de mille dollars, pour une exposition à Ottawa. Patrick l'envoya en recommandé avec une solide assurance. Quinze jours plus tard, la pièce revint durant

l'absence de son propriétaire. Sa femme, qui ne disposait pas de la clé de l'armoire blindée, rangea soigneusement la pièce dans un tiroir.

Le lendemain, lorsque Patrick revint et que sa femme voulut lui remettre sa pièce, elle constata qu'elle avait... disparu. Son sang se glaça dans ses veines. Elle se lança dans une recherche désespérée dans tous les tiroirs de la maison; peine perdue. Elle avoua alors la catastrophe à son mari, lui proposant de payer; mais lui, inconsolable, ne voyait que la perte de sa pièce unique. Ils se désolaient tous deux lorsque le petit Jacques entra, une crème glacée à la main. L'enfant parut étonné de voir pleurer ses parents, mais, avant de leur demander quelle était la cause de leurs larmes, il se dirigea vers le tiroir, dans lequel il laissa tomber une petite pièce de cuivre sous les yeux sidérés de ses parents.

— Qui... Qui a pris la pièce qui était là ? demandèrent en même temps le père et la mère.

— Le sou noir ?

— Oui !

— C'est moi. Il me manquait un sou pour acheter une crème glacée au vendeur de rue, alors j'ai cherché partout et j'ai trouvé ce sou... Mais j'ai trouvé un autre sou sur le trottoir et je l'ai mis à la place. Voilà..., répondit l'enfant.

L'eau, c'est la vie

La pression sociale force les gens à suivre les modes, de près ou de loin. Par peur de la critique, on s'habille comme tout le monde, on se comporte suivant les règles de son milieu, et on en arrive même à penser comme les autres afin de ne pas être exclu de son groupe social, comme le sont les marginaux.

Dans un petit village de la région de Kamloops, dans les Rocheuses canadiennes, vivait autrefois un vieil original qui allait toujours à contre-courant des modes passagères. Si on voulait l'inciter à moderniser sa maison, il choisissait immédiatement le contraire et s'agrippait à sa décision comme une palourde à son rocher. Tel était le vieil Albert. On l'avait toujours laissé en paix, jusqu'au jour où il reçut la visite d'un membre du Conseil municipal.

— Voilà, lui dit ce dernier. Je viens te parler d'un projet qui va t'enthousiasmer. Le Conseil a décidé d'installer l'eau courante dans tout le village. Nous allons construire un château d'eau sur la montagne voisine, et on installera la tuyauterie jusqu'à chaque maison...

— Mais, de combien allez-vous augmenter les taxes municipales ?

— Elles vont certainement monter un peu. C'est inévitable. Mais nous aurons aussi droit à l'aide gouvernementale. Le Gouvernement provincial va subventionner les travaux.

Jusque-là, Albert écoutait avec soin chaque réponse dont le conseiller, fort diplomate, pesait avec minutie tous les termes, sachant qu'un détail de trop pouvait cabrer son vieil interlocuteur et l'enraciner dans un refus définitif. Il semble bien que la souplesse d'esprit s'use avec le temps et que les vieux, las d'avoir toute leur vie accordé des compromis à leur entourage, leur conjoint, leurs employés, veuillent, durant leurs dernières années, ne plus se compromettre l'esprit dans des décisions qui ne correspondent pas parfaitement à leur choix profond dans toute sa plénitude. « Il devient insupportable, cassant, intraitable, irascible. C'est déplorable ! » juge l'entourage, furieux de constater qu'il n'est plus possible de faire pression sur une personne qui n'a plus rien à attendre de la vie sinon l'inéluctable.

— Et d'où proviendra l'eau du château d'eau ?

— Du lac Gagnon.

— Dans ce cas, je me dois de refuser.

— Pourquoi ? s'enquit le conseiller, désolé de la tournure prise par la conversation.

— Parce que l'eau du lac Gagnon n'a aucun goût.

— N'est-ce pas la première qualité de l'eau ? Elle doit être insipide.

— Ceux qui le croient sont illogiques. L'eau se charge, sous terre, des minéraux du sol et du sous-sol.

— Ce n'est plus de l'eau pure...

— Si ! Au contraire. Ces minéraux nous apportent la santé. Observez l'eau de source vendue en bouteille dans les épiceries. En consultant les étiquettes, vous consta-

terez qu'elle contient tout un assortiment d'éléments qui la rendent fort précieuse pour la santé. Tandis que dans l'eau de votre lac...

— L'eau sera constamment surveillée et testée par les services gouvernementaux.

— Mais le goût ?... Avez-vous songé à cet aspect ? Tenez, goûtez-moi cette eau, dit-il en lui remplissant un verre. Vous allez sentir toute la richesse de notre terroir. Un goût chaud, piquant, légèrement salé. Ce n'est pas le goût stérile de l'eau du lac, aussi peu savoureuse que l'eau de pluie ou l'eau distillée dont on remplit les batteries d'automobiles !

De façon à appuyer son refus, Albert préleva un échantillon d'eau de son puits, et un autre du lac Gagnon, et les fit analyser dans un grand laboratoire de Vancouver. Quelques jours plus tard il se précipita chez le maire en brandissant fièrement les résultats. La différence se révélait spectaculaire. Alors que l'eau du lac ne contenait qu'un peu de calcaire, les ingrédients qui enrichissaient l'eau de son puits formaient une liste des plus impressionnantes :

Calcium	Ca^{2+}	0,654 g/l
Sulfates	$SO^{4\,2-}$	2,589 g/l
Hydrogénocarbonate	HCO^{3-}	0,512 g/l
Sodium	Na^{+}	1,123 g/l
Magnésium	Mg^{2+}	0,210 g/l
Phosphore	P	0,012 g/l

— ... Et je me suis renseigné, poursuivit le vieil Albert après avoir énuméré tous ces minéraux avec leurs symboles chimiques afin d'impressionner plus encore le maire. Le magnésium renforce notre mémoire et maintient notre cerveau en parfait état. C'est pour cela qu'à 90 ans, je suis

encore capable de m'opposer à ce que notre Conseil municipal ne précipite notre communauté dans des erreurs irréparables.

— Oui, oui ! ajouta le maire en hochant la tête, convaincu qu'il ne pourrait jamais arracher le vieillard à son obstination.

— Je me suis bien renseigné, vous savez !... Le calcium et le phosphore consolident les os de notre squelette, le magnésium renforce nos muscles, les autres : les sulfates, l'hydrogénocarbonate et le sodium contribuent à la qualité de nos tissus et à la bonne marche de nos organes.

~

Le Conseil municipal délégua alors tout un groupe de conseillers afin de convaincre le vieil obstiné. On savait que le vieil ours n'était intimidé que par les femmes ; on en envoya plusieurs. Elles essayèrent tout ce que la rhétorique, la ruse, la diplomatie, la subtilité et même le subterfuge offrent en fait de persuasion. Elles s'ingénièrent à faire vibrer la corde sensible de la solidarité, de la religion, de la logique même, tentèrent de lui faire comprendre que tout le village devait signer une acceptation afin que les subventions puissent être débloquées. Rien n'y fit. Le vieil entêté ne faisait que s'enraciner plus encore dans son refus, comme un bouchon contrariant qui s'enfonce dans son goulot lorsqu'on s'efforce de l'extraire.

— Vous accepteriez donc que le village n'ait pas l'eau courante par votre seule décision personnelle ? Avouez que ce n'est pas très bienveillant de votre part.

— Écoutez-moi bien. Pour moi, l'eau, c'est la vie. Elle apporte l'essentiel de ce qu'un être recherche dans la Nature. De plus c'est l'eau du terroir. C'est l'eau qu'ont bu

nos ancêtres et que boiront nos enfants. Or ce n'est que par l'eau du puits que je peux obtenir cette vie. L'eau que vous voulez me faire boire est aussi stérile en qualité que de l'eau distillée. Elle n'a pas d'âme, pas de cœur. Ce n'est pas l'eau du terroir, l'eau qui a désaltéré et nourri nos ancêtres. De plus, elle peut être très dangereuse. L'eau, c'est la vie, mais ça peut être aussi la mort si on ne prend pas garde à ce qu'elle peut charrier.

Les conseillers municipaux écoutaient bouche bée cette longue et vibrante tirade. Mettant à profit un silence, l'institutrice essaya de lui faire comprendre que, selon le cycle hydraulique de la nature, l'eau se renouvelait continuellement; surtout l'eau de source des puits. Les nappes phréatiques se déplaçaient en permanence comme des fleuves, et les lacs gardaient leurs réserves plus longtemps qu'elles; donc, tout le patriotisme du monde, tout l'amour du terroir ne pouvait augmenter la valeur d'une eau par rapport à une autre.

Voyant que le vieillard s'ancrait plus encore dans son obstination, le Conseil se réunit une nouvelle fois à huis clos pour essayer de sortir de l'impasse et résoudre le problème, de plus en plus ardu. Finalement, l'un des conseillers municipaux, Paul Jones, fut frappé par une idée de génie: il suffisait de remplir le château d'eau en puisant dans le puits d'Albert, s'il le voulait bien, et ainsi, tout le village pourrait profiter des « richesses incalculables de son eau » qu'il considérait comme sacrée. Tous les membres de l'assemblée rirent de bon cœur, heureux de voir le bout du tunnel.

Quelques minutes plus tard, le Conseil au grand complet frappait à la porte du vieil Albert:

— Nous avons enfin trouvé LA solution idéale. Si vous acceptez de faire profiter la communauté tout entière des

bienfaits de votre eau, nous pourrions avoir l'eau courante dans les prochaines semaines.

— Vous m'en voyez fort heureux. J'accepte de signer.

Ils le firent parapher immédiatement, de peur que le vieil original ne changeât d'idée. Après quoi, pour « arroser » leur bonne et laborieuse décision, ils trinquèrent, non pas au champagne, mais avec un bon verre d'eau claire du puits du vieillard. Ils burent avec un plaisir évident et essayèrent, avec des mimiques de Chevaliers du Tastevin, d'analyser les effets de leur eau sur les papilles gustatives.

— Moi, je la trouve très salée par rapport à l'eau du lac, dit l'un.

Tout le monde en convint.

— C'est, bien entendu, la multitude d'ingrédients naturels qui donne à votre eau « ce bon goût de terroir ». Je suis heureux de voir que tous vont profiter de vos bienfaits, déclara le maire pour célébrer cet événement de façon un peu plus cérémonieuse.

La crise était enfin dénouée, le nœud gordien tranché. Les travaux d'adduction d'eau purent commencer.

~

Le village, qui avait retrouvé son calme, vécut fort heureux.

Puis le vieil Albert finit quand même par mourir, en dépit des qualités de son eau vivifiante. Il avait vécu quatre-vingt-dix-neuf longues années ; sans doute grâce à son nectar de longue vie.

Lorsque le fossoyeur ouvrit la tombe de famille afin d'y descendre le cercueil de chêne d'Albert, il constata qu'elle était inondée. L'eau recouvrait totalement les cercueils de

son épouse et de ses parents. Vérification faite, toutes les tombes du cimetière étaient inondées.

Un sourcier, mandé en toute hâte, versa une poudre colorante dans l'eau de la nappe phréatique qui submergeait le sous-sol du cimetière.

Le lendemain, tous les robinets du village vomissaient une eau rouge sang.

Jonas

Une vieille dame de Vancouver me conta un jour une bien triste histoire que je voudrais partager avec vous. Les animaux sont adorables, je ne vous apprends rien. Certains extrémistes vont même jusqu'à prétendre que seuls les humains qui aiment les animaux peuvent être qualifiés de respectables. C'est encore un de ces excès de langage qui servent trop souvent à catégoriser de façon trop hâtive et superficielle nos semblables. Mais je laisse la plume à la vieille dame.

~

Nous habitions jadis une jolie maison bourgeoise située au bord d'une crique bleue de l'île de Vancouver, et j'aimais admirer les vagues qui déferlaient inlassablement sur les récifs basaltiques. Je rêvais en voyant ces masses liquides qui venaient se briser sur les dentelles pétrifiées que formait la côte. Les roches semblaient se gonfler d'eau, puis ruisselaient par tous leurs pores comme de grosses éponges noirâtres miroitant dans le soleil couchant. Tout là-bas, au-delà de l'horizon infini, j'imaginais des pays lointains où l'on parlait des langues inconnues. Cette eau

si enveloppante, si provisoire, si miroitante, si changeante, si... fragile parfois, me fascinait, surtout lorsque les puissants rouleaux de la houle du Pacifique venaient se déchirer et s'éventrer sur les récifs acérés et éternels. Mais je savais que l'obstination et la persévérance des vagues auraient tôt ou tard raison de la dureté des récifs. Le sable fin qui réchauffait et chatouillait mes orteils en était la preuve irréfutable, palpable ; chaque grain faisait jadis partie de ces rocs que l'on croyait éternels.

Un jour, pendant que mon esprit naviguait au hasard sur ces étendues liquides, ma main caressait distraitement Poil-de-Carotte, un gros chat angora au poil roux et soyeux. Un choc léger me tira de ma rêverie. « Ah ! Encore ce Jonas ! » Cet horrible chat de gouttière voulait sa part de caresses. Hideux comme un parasite mais jaloux comme un fils aîné. Émue de pitié, j'attribuai de ma main gauche quelques caresses à Jonas. Il inclinait la tête, de droite et de gauche, comme pour ne rien manquer de la douceur de ma main, de cette affection qu'il semblait vouloir capter jusqu'au bout de mon geste. Tous les chats ont leurs tics. Jonas aimait particulièrement que ma main plie ses oreilles rigides ; il n'aurait alors jamais voulu cesser de m'offrir sa bonne tête ronde. Mais après quelques minutes de ce manège, je passais à l'échine que, du bout des doigts, je massais consciencieusement jusqu'à la queue, ce qui déclenchait chez lui un ronronnement d'approbation et de plaisir.

Ceci fait, je laissai à Jonas quelques minutes de répit sur mes genoux, puis je le repoussai à terre pour céder la place au beau Poil-de-Carotte, fort heureux de récupérer mon giron qu'il considérait comme sa propriété sans partage.

~

Jonas nous était arrivé un soir de printemps. Sans doute issu des amours dévorantes de quelque chatte nymphomane, il portait sur sa robe de fourrure les stigmates de ces orgies nocturnes. Chaque mâle semblait avoir apposé sur son pelage, en guise de sceau, un morceau de sa propre fourrure ; le gris voisinait avec le noir, le jaune, et le blanc avec le brun, comme sur une courtepointe multicolore.

Ma puritaine mère, et pour être franche, moi-même, ne pouvions nous empêcher de ressentir à l'égard du malheureux Jonas un vague sentiment de commisération. La bâtardise était alors relativement exceptionnelle chez les humains. La généralisation du concubinage l'a aujourd'hui banalisée. Nous regardions donc Jonas un peu comme si sa mère n'avait pas été régie par un instinct irrésistible, mais par le libre arbitre humain, par le désir de se vautrer dans une débauche avilissante et perverse. Ce sentiment de mépris larvé, qui nous habitait ma mère et moi-même à notre insu, faisait que nous considérions le beau Poil-de-Carotte comme le seul et unique chat de la maison. Le séjour de Jonas chez nous exhalait un parfum de provisoire comme le musc ou la marjolaine. Et si Poil-de-Carotte — plus généreux que nous, il faut l'avouer humblement — semblait l'avoir admis à ses côtés dans une confraternité féline, nous ne pouvions nous garder de ne le prendre que comme un intrus. L'affreux Jonas semblait le comprendre, et son avidité à quémander des caresses et de l'attention, que nous ne lui accordions que de façon très parcimonieuse, l'incitait à solliciter plus encore notre affection. Cela nous horripilait un peu car nous avions l'impression que par son comportement il ne cherchait qu'à supplanter Poil-de-Carotte dans notre cœur, ce qui représentait pour nous le comble de l'ingratitude. Poil-de-Carotte avait eu la générosité de faire un peu de place au

bout du banc, et Jonas semblait vouloir jouer des hanches et des coudes pour le pousser dehors. Aussi était-ce sans aucun scrupule et sans ménagement que nous le repoussions au bas de nos genoux lorsque nous pensions lui avoir attribué son quota quotidien d'affection et de caresses.

~

Un jour pourtant, la conjoncture économique ayant rétréci nos moyens de subsistance comme une peau de chagrin, notre voisine suggéra à ma mère :

— Madame Schall, vous devriez vous défaire de vos chats.

— Non, jamais !

— Peut-être pas des deux, mais au moins de Jonas. Il est si laid qu'il n'y a pas de raison de le garder.

— Vous êtes dure, Madame Saez. Ce n'est pas parce qu'il est laid qu'il doit mourir. Il n'est pas responsable de son aspect physique.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Mais...

— De toute façon, je n'aurai jamais le cœur de le faire piquer. Si je le donne à la SPCA, ils vont le mettre à mort. Il n'est plus adoptable.

— Qui vous parle de le faire piquer ? Allez le perdre dans la campagne. Il se fera une nouvelle vie.

— Il va se faire tuer...

— Non, il s'adaptera. Sa fourrure est déjà camouflée par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il n'aura aucun mal à chasser. Il aura tôt fait de retrouver son instinct de carnassier prédateur.

~

Nous nous décidâmes donc à aller perdre Jonas au fin fond de l'île de Vancouver un samedi d'été. Avec des mines et des voix de conspirateurs — comme si nous craignions que Jonas ne comprît le sens de notre complot —, nous préparâmes son voyage sans retour. Nous devions quitter l'autoroute pour une route nationale, puis pour un chemin forestier, traverser deux ou trois rivières à gué pour qu'il perdît la trace. Nous avions entendu parler de récits de chats fidèles, qui, guidés par un instinct infaillible, parcouraient des continents pour retrouver leurs maîtres. Nous ne voulions pas échouer dans notre tentative. Les parents du Petit Poucet n'avaient certes pas dû préparer leur mauvais coup avec plus de minutie.

Le funeste samedi arriva. Jonas eut droit à sa cigarette et son verre de rhum de condamné, en l'occurrence une pleine boîte de pâté pour chat qu'il dévora à belles dents après quelques hésitations, fort étonné d'obtenir une ration plus généreuse que celle de Poil-de-Carotte. Nous avions honte de trahir la parole donnée. Mais... qui donc avait donné la moindre parole ? Pas nous en tout cas ! De fil en aiguille nous avions été pris dans le filet des responsabilités, comme des adolescents qui flirtent innocemment et qui se retrouvent soudain pères et mères de famille. Il faut être extraordinairement jaloux de sa liberté pour ne jamais s'intéresser à quiconque de peur que ne se créent des liens difficiles à rompre. Comme des moines dans leur prieuré, nous aurions dû nous tenir loin de toutes les tentations pour fuir leur attraction et ne pas risquer d'être soumis aux déchirements qu'elles engendrent.

~

Le moment venu, nous montâmes sans un mot dans la voiture. Mon père s'installa au volant tandis que ma mère prit le chat sur ses genoux après s'être munie d'une boîte de pâté et d'un ouvre-boîte. Mon frère Louis et moi-même prîmes place à l'arrière. Tout le monde gardait un silence accablé, le cœur serré et la mine chagrine. La voiture roula durant deux heures sur de petites routes jusqu'à ce qu'elle atteignît un chemin forestier dans lequel elle s'engagea résolument. Chacun, à tour de rôle, sauf papa bien entendu, prenait Jonas dans ses bras et le caressait avec un regain de tendresse. Le chat semblait ne rien comprendre à cet excès d'affection stimulé et aiguisé par nos coupables projets. Il se prélassait de tout son long sur les genoux accueillants de Louis, de maman ou de moi-même. La voiture cahotait sur le gravier du chemin. Vingt-cinq minutes plus tard, elle s'immobilisa près d'une cabane abandonnée, et, en silence, ma mère saisit la boîte et l'ouvre-boîte. Après quoi elle alla déposer le pâté sur le bas-côté surélevé, dans l'herbe. Puis elle ouvrit la porte arrière.

— Donne-moi Jonas, dit-elle lentement à Louis.

Elle prit délicatement le chat, le plaça sur son avant-bras gauche et lui caressa doucement la tête de sa main droite. L'animal commença à ronronner.

— Va le déposer près de la boîte, murmura mon père, et reviens aussi vite que possible !

Elle posa donc l'animal qui, quoique rassasié, commença à humer la bonne odeur de pâté.

— Monte vite ! souffla mon père. Vite !

Maman sauta sur le siège avant, claqua la portière et la voiture bondit en avant dans un déchirement de pneus sur le gravier. Maman se retourna pour regarder dans la direction de Jonas et ce qu'elle vit la stupéfia. Jonas avait relevé la tête pour voir s'éloigner la voiture. Tout son corps était

tendu vers l'arrière, un peu comme s'il prenait son élan pour bondir. Mais il ne bougea pas. Maman, mon frère et moi-même, les yeux collés à la lunette arrière, crûmes lire une immense surprise et un grand désarroi dans les yeux de l'animal qui commençait sans doute à comprendre le triste sort que lui avaient réservé les gens qu'il considérait comme les membres de sa propre famille. On n'est jamais trahi que par les siens.

Ce regard incrédule, nous ne l'oubliâmes jamais !

~

Sur le chemin du retour, personne ne soufflait mot. Papa, qui avait suivi l'opération dans le rétroviseur, dit simplement :

— Vous avez vu comment il nous regardait ?

Personne ne répondit, et ce lourd silence écrasa tout le monde jusqu'à l'heure du coucher.

Cette nuit-là fut cauchemardesque. Je m'éveillai en sursaut en voyant en songe le chat se défendre contre des animaux sauvages avides de sang, comme la petite chèvre de Monsieur Seguin face aux loups. Au matin, je n'avais pu trouver le sommeil qu'après m'être réfugiée entre mes parents.

Dès le petit déjeuner, nous avons commencé à insister pour retourner dans le bois et pour nous lancer à la recherche de Jonas. Les uns et les autres tentaient de trouver des arguments en faveur ou contre. Finalement nos parents décidèrent d'attendre la semaine suivante pour se rendre sur les lieux de l'abandon. Si Jonas avait survécu, ils promettaient de le reprendre.

~

Le samedi suivant, la voiture se remit en marche vers la cabane abandonnée. Les arbres défilaient rapidement et chacun espérait revoir ce cher Jonas qui — surtout depuis sa disparition — avait trouvé dans le cœur de tous une place privilégiée, une place à laquelle il n'aurait jamais pu prétendre autrement. Chacun espérait ardemment retrouver ce cher félin, avec son adorable fourrure multicolore que jusque-là chacun méprisait. La voiture aborda enfin le chemin forestier le long duquel nous avions abandonné l'animal. Des yeux avides fouillaient les lisières qui enserraient le chemin de leurs murs sombres et mystérieux. Les cèdres géants aux tons vert sombre, les grands pins Douglas, plus clairs, les trembles aux feuilles vibrantes, les épinettes noires mystérieuses, tous semblaient observer les ingrats que nous étions : « Enfin, vous revenez chercher ce pauvre Jonas ! Oui, oui ! Il nous a conté votre manque de cœur. Nous sommes certains que vous n'auriez pas aimé, vous, être abandonnés dans un endroit aussi inhospitalier. Mais toute faute a son pardon. Vous venez le chercher, donc vous méritez notre indulgence. » Tandis que les arbres hochaient la tête pour se confier leurs confidences, nous étions soucieux de revoir notre chat. Allions-nous voir surgir sa fourrure colorée ? Tous le souhaitaient et priaient silencieusement le Dieu des humains de faire aujourd'hui une petite exception en venant en aide à un animal.

Mon père avait ralenti et la voiture avançait maintenant à la vitesse d'un homme au pas. À de rares intervalles, une voiture ou une camionnette dépassait à vive allure notre lent véhicule et l'enveloppait d'un nuage de poussière épais et étouffant. Papa s'arrêtait alors afin d'attendre que la poussière retombât pour scruter les lisières avec plus d'attention.

— Jonas !... Jonas !... hurlions-nous à tour de rôle, les yeux pleins de larmes et de désolation.

Rien ne répondait à ces appels de détresse. Chacun désespérait de revoir jamais ce cher animal qui prenait à chaque instant une importance disproportionnée.

— J'aperçois un nuage de poussière. Une voiture va nous dépasser, murmura papa. Commencez à relever les vitres.

— Jonas !... Jonas ! Où es-tu ? Reviens ! hurla Louis en pleurant avant de relever sa vitre.

— Lève la vitre, la voiture arrive ! ordonna notre père.

Le grondement des pneus sur le gravier enflait, se développait... Mais au moment où la grosse camionnette dépassait notre voiture, une ombre indéterminée jaillit littéralement de la lisière, épaisse comme un véritable boulet de canon, rebondit sur la camionnette et disparut dans le nuage de poussière qui la suivait sans la rattraper. Et lorsque l'air se décanta de sa poussière, on distingua une masse grise sur le gravier de la route.

— Là ! Regardez ! Par terre ! Sur le chemin !...

Tout le monde se précipita sur la petite masse de poils poussiéreux dont les tons tranchaient avec le sol rougeâtre. À notre grand désespoir, c'était bien Jonas. Le fidèle animal s'était précipité à notre rencontre en reconnaissant le bruit du moteur et les cris des enfants, et il avait trouvé là son Destin.

La tache d'encre

Quand j'étais un tout petit enfant de sept ans à peine, je partais chaque matin avec mon grand frère Justin, de quatre ans mon aîné. Chacun portait un lourd cartable, et nous traversions la ville à pied, un gros bourg de 15 000 habitants. Ce grand frère que j'aimais et que j'admirais beaucoup, je l'aurais suivi au bout du monde. Parfois nous faisions l'école buissonnière ; nous revenions subrepticement à la maison, cachions les cartables sous l'escalier qui descendait à la cave et repartions en direction de la verte campagne toute parsemée de fleurs des champs, et vers la rivière qui nous fascinait et dont les eaux molles et argentées évoquaient pour nous la liberté absolue et l'aventure. Il n'y avait pas alors de téléphones pour vérifier la cause de notre absence. Le soir, ma mère me demandait ce que j'avais fait à l'école et il me suffisait de lui réciter la longue tirade que mon grand frère Justin m'avait apprise et fait répéter plusieurs fois pour être bien sûr que ma mère ne se rendrait compte de rien.

Les jours ordinaires, nous revenions parfois de l'école ensemble, le soir vers 17 h ; mais habituellement, je revenais seul à travers la ville. En ce temps-là, les dangers encourus par les enfants devaient certes exister, mais dans

une moindre mesure. La télévision, le cinéma et surtout l'internet n'avaient pas encore banalisé et exacerbé la violence des uns et la pédophilie des autres. Rares étaient les enfants qui disparaissaient, et je pus ainsi durant toutes ces années d'enfance traverser la ville à pied, deux fois par jour et très souvent seul, sans avoir été menacé le moindrement par qui que ce fût.

Les soirs d'hiver, la nuit tombait vers 16 h 30 ou même plus tôt encore, et je revenais dans la demi-pénombre à la lueur des lampadaires, lesquels, à l'époque, n'éclairaient pas aussi bien que ceux d'aujourd'hui à vapeur de mercure, loin de là.

Je me souviens clairement d'une petite maison basse au toit rouge et aux murs revêtus de stuc blanc, tout près de mon domicile. Deux gros érables centenaires, tout noueux, encadraient cette maison comme pour lui rendre les honneurs. Une large fenêtre s'ouvrait sur la rue. Le mur de cette ancienne maison rénovée était fort épais, ce qui laissait un large rebord de fenêtre qu'un pot de fleurs aurait joliment décoré. Mais aucune fleur ne garnissait ces fenêtres et la longue plage restait soigneusement peinte en blanc, un blanc immaculé qui ressortait dans la demi-pénombre des soirs d'hiver. Le petit bonhomme que j'étais regardait chaque soir cette surface blanche et ne pouvait s'empêcher en passant de la caresser de la main. Les galopins d'aujourd'hui semblent eux aussi fascinés par les surfaces blanches au point qu'ils finissent par apposer leur sigle avec des canettes de peinture sous pression. Je dois dire que j'ai moi-même ressenti cette fascination pour les surfaces trop propres, ainsi que le besoin toujours inassouvi d'y dessiner ma marque personnelle. Dans ma petite tête d'enfant, le Bien et le Mal se livraient sans doute à quelques passes d'armes, et c'était habituellement le premier

qui avait le dernier mot. Mais ce fut un soir le Bien qui mordit la poussière.

Cette fois-là, j'ouvris mon cartable, saisis mon encrier de mes petits doigts, dévissai avec peine le bouchon, et, de mon index au préalable trempé dans l'encre bleue, je fis sur la surface blanche un gros point que j'agrandis jusqu'à ce qu'il devienne un cercle de trois centimètres de diamètre. La tache semblait noire dans *l'obscure clarté* qui tombait du mauvais lampadaire. Ma sottise perpétrée, je rangeai soigneusement mon encrier bien revissé et continuai mon chemin, le cœur léger. Je ne ressentais aucune culpabilité car cette surface trop blanche semblait vraiment narguer l'enfant que j'étais. Elle m'invitait à la décorer d'un dessin ou d'un graffiti ; et puis mon petit point bleu était si rond et si bien fait qu'il me semblait que la propriétaire, une vieille dame — quand on a sept ans, toutes les femmes de plus de 25 ans sont de vieilles dames ! — toujours vêtue de blanc que je connaissais de vue aurait été fort mal venue d'être contrariée par un cercle aussi bien réussi, aussi magistralement exécuté. C'est pourquoi, le lendemain, lorsque je constatai que la tache avait été soigneusement grattée jusqu'au stuc plus foncé, j'en fus outré. Je vérifiai si je n'avais pas fait une erreur de repérage. Finalement, convaincu que la vieille dame avait eu le toupet de détruire mon cercle bleu, je fus tenté de sonner à la porte pour en demander raison. J'hésitai une seconde, le bras et l'index tendus vers la sonnette trop haute, jusqu'à ce qu'une petite voix intérieure — sans doute celle de quelque ange gardien plus lucide que je ne l'étais — m'avertit d'abandonner ma recherche sous peine de me faire administrer une bonne fessée par la vieille dame toute de blanc vêtue. Je décidai donc que, à défaut de trouver le coupable, je referais mon cercle bleu ; et, prenant mon encrier entre le pouce et les

quatre autres doigts de la main gauche, je refis mon cercle aussi proprement que possible dans la partie grattée.

Le lendemain, il était de nouveau effacé... Je le refis ! Et durant plusieurs mois, ce fut un pugilat sans merci qui se déroula de jour en jour entre la bonne dame en blanc et le petit bout de chou que j'étais. Mais je sentais de plus en plus que je ne devais pas me découvrir en dépit de la frustration de voir qu'une main inconnue détruisait chaque matin ce que je faisais le soir. J'avais le sentiment fort que ce cercle m'appartenait et que personne n'avait le droit de me le détruire. Et puis, au retour des beaux jours printaniers et au terme de deux ou trois mois de harcèlement, je sursautai un soir lorsqu'un fantôme blanc surgit derrière moi et me prit par l'oreille alors que, tirant la langue, je m'appliquais à refaire mon cercle pour la énième fois. J'étais bel et bien pris sur le fait et capturé, avant que je puisse songer à ranger mon encrier et à me sauver à toutes jambes. Je me retrouvai bientôt en pleurs dans sa cuisine. La vieille dame me lâcha enfin l'oreille, qui me brûlait.

— Petit vaurien, je t'y prends à salir ma fenêtre ! Quel est ton nom ?

— Jean-Claude Castex. Vous m'avez fait mal.

— Hé bien, attends-toi au pire, ça ne fait que commencer ! Où habites-tu ?

— Tout près d'ici, au camp militaire.

— Ah, parce que, en plus, ton père est militaire. Galopin ! Il va être fier d'avoir pour fils un brigand. Demain je vais aller le voir !

Ce fut un drame à la maison. La vieille dame vint se plaindre à mes parents et je reçus une magistrale fessée qui me pique encore rétrospectivement, plus de soixante

ans après. Elle raconta à ma mère toute sa version de cette malheureuse histoire.

Elle avait vu apparaître la tache bleue avec colère ; mais son irritation avait décuplé lorsque la tache avait réapparu chaque matin. Elle avait beau la lessiver, la repeindre de blanc immaculé, la tache revenait à la surface comme l'œil de Caïn après la mort d'Abel.

Consternée, elle avait alors cherché à découvrir qui pouvait bien lui en vouloir au point de la harceler ainsi. Et elle avait tout naturellement soupçonné Rosalie, sa voisine qui habitait de l'autre côté de la rue. D'ailleurs elle en avait presque établi la preuve. Jouant les Sherlock Holmes, elle avait un jour scruté le visage ridé de Rosalie en lui montrant la tache sur le rebord de la fenêtre, et il lui avait bien fallu se rendre à l'évidence, tous ces malheurs dont elle était affligée ne chagrinaient pas du tout sa voisine ; et, au contraire, en dépit de ses fausses lamentations, elle avait cru deviner une grande satisfaction dans son regard. Jusqu'au jour où elle m'avait découvert en flagrant délit et que ses yeux avaient été enfin décillés d'un coup. Or il se trouvait que cette Rosalie était depuis bien longtemps une grande amie de ma mère à qui elle avait confié, au début de l'hiver, qu'une main mystérieuse cassait ses carreaux et jetait contre sa porte des immondices d'animal. Un triste soir, son chat avait été carrément empoisonné. Désolée et effrayée, Rosalie avait porté plainte à la police mais l'enquête n'avait rien donné. Les policiers avaient bien d'autres chats à fouetter plus importants que ce félin empoisonnant. La main inconnue, avec un acharnement têtu, lui déroba des vêtements étendus et lui coupa la corde à linge... Un jour, elle avait remarqué une espèce de poudre jaunâtre dans le pot au lait que sa sœur généreuse lui déposait devant la porte deux fois par semaine. Elle était sûre qu'on en voulait

à sa vie, aussi avait-elle jeté le lait dans l'évier et désormais évité de laisser traîner son pot au lait.

À la suite d'une visite de la vieille dame en blanc, Rosalie confia à ma mère que les méfaits avaient finalement complètement cessé. Elle reçut même un jour un bouquet de fleurs de la part de la vieille dame. Rosalie se demanda ce qui lui avait valu ces fleurs. Qu'avait-elle donc fait pour mériter ce joli bouquet de la part de cette dame qu'elle voyait si rarement ?

Les gens sont si gentils !

L'homme à la barbe rousse

Le long train roulait à toute vapeur dans la nuit canadienne. À l'avant, un puissant phare trouait et fouillait l'obscurité. Deux geysers de neige, soulevés par les rampes de déblaiement des voies, encadraient le projecteur de leurs turbulences ouatées, et donnaient à la locomotive un aspect fantasmagorique.

Dans la pale lueur ivoire, l'ombre noire du long train de soixante-dix wagons, incrustée de carrés lumineux violemment éclairés, glissait en rase campagne. Le sol blanc semblait dépourvu de toute voie ferrée. Le train laissait derrière lui, dans le paysage, une double ligne de rails noirs. Il semblait les créer sous lui, comme une araignée géante file ses traits d'argent. Les centaines d'étroites fenêtres verticales projetaient dans les champs des reflets immatériels qui bondissaient d'un banc de neige à l'autre avec la promptitude et l'agilité de grands feux follets.

Le train transportait des prisonniers de guerre allemands. Il les avait embarqués à Québec trois jours plus tôt et se dirigeait vers les camps de concentration de l'Ouest.

Tous les prisonniers dormaient ou feignaient de dormir, allongés sur les sièges, sur les longs porte-bagages grillagés ou à même le sol. Seuls veillaient quelques gardes.

Couché sur l'une des banquettes, Hans gratta la vitre de son ongle afin de surveiller le paysage de carte de Noël qui se déroulait depuis des heures sous ses yeux. La région lui paraissait à peine peuplée. De temps à autre, lorsque la voie dessinait une courbe, Hans pouvait apercevoir l'horizon plus clair, l'est qui évoquait dans son esprit l'Europe en feu, l'Allemagne ; et il sentait son cœur se serrer. Tout le monde dormait paisiblement autour de lui dans ce wagon de première qui les emmenait en captivité. Toutes les dix minutes passait un soldat canadien, fusil en bandoulière, la tête couverte du casque anglais dont la forme lui rappelait la cuvette qu'utilisait jadis son père lorsqu'il se faisait la barbe. Le Canadien enjambait les dormeurs avec précaution, soucieux de respecter leur repos. Certains prisonniers ronflaient lourdement. Quelques-uns, comme Hans, ne pouvaient trouver le sommeil, conscients que chaque instant les éloignait de leur mère patrie écrasée sous les bombes alliées. Allait-il rester longtemps dans ce camp de captivité ? S'il désirait s'évader, il devait absolument le faire en rase campagne. Ce serait plus facile que lorsqu'il serait derrière les barbelés. Il gratta encore les fougères de givre qui s'entrelaçaient sur la vitre froide : le jour se levait. Tout avait pris un ton laiteux. Tous les cinq ou six kilomètres, il apercevait une petite maison, bleue, rouge, brune ou blanche ; quelquefois un grand silo carré de couleur vive. C'était l'Ouest, le blé... Il devait s'enfuir au plus vite. La sentinelle, à la démarche débonnaire, venait de passer. Il lui restait encore neuf ou dix minutes avant qu'elle ne revienne. Il se leva silencieusement, saisit une capote kaki, qui avait glissé de son ami, et se couvrit. Dehors régnait un froid sibérien. Il enjamba les corps intriqués, imbriqués les uns dans les autres, et se dirigea vers la toilette, située à l'extrémité du wagon. Il referma soigneusement la porte en

repoussant vers l'extérieur un bras, qu'un dormeur négligent laissait traîner sur le seuil. Il verrouilla d'un geste précis, et arracha rapidement ses gallons et insignes de la Wehrmacht. La poignée de la fenêtre qui donnait sur la voie avait été fermée à l'aide d'un cadenas. Hans appliqua la capote kaki contre la vitre et frappa d'un violent coup de coude. Rien ! Il heurta à coups redoublés, et, soudain, un flot de froid glacial et de bruit vint le gifler en pleine figure et l'envelopper. « Ça y est », pensa-t-il. Il brisa les dangereuses pointes de verre qui dentelaient les bords, et enjamba la fenêtre avec difficulté. Quelques secondes après, un banc de neige amortissait sa chute.

Le train s'éloigna comme pour fuir le crépuscule envahissant. Hans se retrouva seul dans le froid glacial. Un calme ineffable l'enveloppa. Il était libre ! Il se mit à marcher le long de la voie ferrée. Le froid l'engourdissait dangereusement et il pensa, avec quelque regret vite chassé de son esprit, à la chaleur bienfaisante du wagon. Il grelottait de plus en plus violemment. Allait-il mourir gelé ? En tout cas, il mourrait libre. Il frotta son épaisse barbe rousse que sa chute avait empoussiérée de neige. Le train avait heureusement déblayé les rails. Sans ces lignes d'acier, il serait incapable d'avancer dans l'épais manteau blanc qui recouvrait la région. Ce froid le pénétrait de plus en plus et il savait que si le hasard ne plaçait une ferme accueillante devant ses pas hésitants, il allait tout bêtement mourir. Il sentait sa moustache et sa barbe tirer son visage, prises dans une épaisse croûte de glace formée par la vapeur de sa respiration. Sa tête aussi s'engourdissait. Les tremblements de son corps s'aggravaient malgré la lourde capote militaire dans laquelle il s'était soigneusement emmitouflé.

Puis, le jour commença à poindre. Le soleil n'allait pas tarder à se lever et à venir réchauffer le paysage glacial.

Soudain il aperçut un filet de fumée qui s'élevait dans le ciel calme du matin. De joie il se mit à crier et chuta plusieurs fois dans sa précipitation. Là-bas, des gens vivaient, bien au chaud. Ils allaient le recueillir, le réchauffer. Il n'avait pas faim. Le repas du soir avait été satisfaisant : fèves au lard, pain. À voix basse il répéta la fable qu'il avait l'intention de conter à ceux qui le recueilleraient : « Bonjour, je suis Français. » Il se félicitait de pouvoir s'exprimer dans cette langue. Pourvu seulement que son hôte ne la parlât pas. C'était peu probable dans l'Ouest. Mais que risquait-il s'il était découvert ? De rejoindre ses camarades de captivité !

« Bonjour ! Je suis Français. Je viens du Québec où je travaillais dans des mines. Je vais vers Vancouver mais je voyageais sans billet dans un train de marchandises. J'ai été découvert par un cheminot, aussi je n'ai eu que le temps de sauter. Pouvez-vous m'héberger pendant quelques heures et me donner un morceau de pain ? »

~

Un peu plus tard, il se réveilla dans un lit chaud et se remémora son arrivée. Une fille et sa mère l'avaient fait entrer ; puis, la soupe, le lit... Ses yeux parcoururent les murs de la petite chambre et restèrent rivés sur un objet posé sur une étagère : un chandelier à sept branches. Oh ! Oh ! Ces gens étaient juifs. Il devait faire attention à ce qu'il disait. La porte s'ouvrit sans bruit. La jeune fille entra sur la pointe des pieds. Elle s'approcha du lit et observa le visage du « malade ». Ce dernier ouvrit les yeux.

— *Hi! Are you ok?* murmura-t-elle avec un fort accent allemand.

— Je ne parle pas bien l'anglais. Parlez-vous français ?

Elle connaissait à peine quelques mots dans cette langue, aussi se lancèrent-ils dans une conversation où les mots anglais et français se mêlaient aux gestes. De temps en temps, la jeune fille traduisait leur conversation en allemand, à sa mère venue aux nouvelles. Hans feignait, bien sûr, de ne pas comprendre cette langue et prenait bien garde de ne pas se trahir.

— Moi... Canadien français... Je viens du Québec.

— Ah oui ? répondait-elle en riant.

— ... Je vais à Vancouver. Je voyageais sans billet... Clandestin...

— ... Oh ! C'est pas bien !

— Un contrôleur m'a surpris... Sauté du train... Merci pour votre aide. Autrement, je serais mort de froid.

— Demande-lui pourquoi il a un uniforme de soldat, suggéra la mère en allemand. C'est un uniforme de la Wehrmacht.

— Pourquoi avez-vous des vêtements militaires ?

— ... achetés à Montréal dans un surplus de l'armée.

— Mais... c'est un uniforme de la Wehrmacht...

— La... Wehrmacht ?

La jeune fille pensa que ce « Canadien français » était vraiment singulier. Ne pas avoir entendu parler de la Wehrmacht !

— C'est l'armée allemande.

— Ah !... Probablement... uniforme de prisonnier de guerre, répondit-il en souriant à la pensée que cette réponse était la seule qui ne soit pas un mensonge.

— Comment vous appelez-vous ?

Hans faillit se trahir. Mais il s'entendit répondre :

— Yann Le Du.

C'était le nom de son correspondant français. Il avait séjourné chez lui, en France, avant la guerre. Hans équivalait

à Jean, comme Yann. Il préférait s'approprier un nom et un prénom connus afin de ne pas risquer de les oublier ou de commettre un impair.

~

La jeune juive prit grand soin du « Français ». Dans les jours qui suivirent, elle lui raconta sa propre aventure, pleine de rebondissements. Elle résidait au Canada depuis quelques mois seulement. Elle avait miraculeusement réussi à fuir l'Europe en feu, après avoir frôlé la mort à Dachau. Son frère avait eu moins de chance. Hans se félicita d'avoir dissimulé sa nationalité. S'il avait négligé cette précaution, il n'aurait sans doute pas tardé à rejoindre ses camarades dans un camp de détention de l'Ouest. Elle lui décrivit en détail comment elle avait passé les Pyrénées avec un passeur basque. Il avait voulu les assassiner pour leur voler les bijoux qu'il les soupçonnait de dissimuler dans leurs vêtements. Ils avaient dû l'éliminer une nuit. Ils avaient enterré le corps non loin du col de Roncevaux où, selon la légende, Roland avait livré un combat désespéré contre les Maures.

Hans se rendait compte, en écoutant ces aventures pleines de macabres détails, à quel point tous ces rescapés du Troisième Reich en perdition allaient bientôt couvrir le monde de récits qui ne jetteraient pas une lumière très positive sur son cher pays. Pourtant, il se garda bien de faire part à la jeune fille de ses secrètes pensées.

— Tu es très courageuse, lui dit un jour Hans plein d'admiration.

— Pourquoi « courageuse » ? Au contraire. Je n'ai fait que fuir...

— C'est cela, le courage : trouver la force d'agir devant l'adversité.

— Mais j'étais vraiment morte de peur... et elle insista sur le mot « morte ».

— Comment pourrais-tu avoir fait preuve de courage si tu n'avais pas eu peur ? L'un est le fondement de l'autre comme le clair de lune découle du soleil. Le courage implique l'action en dépit de la peur. Plus la peur est violente, plus le courage doit l'être aussi. Sinon ce n'est que de l'inconscience.

~

Devant la nécessité de ne pas être découvert, il demanda à ses sauveteurs s'ils avaient besoin d'un ouvrier agricole, et resta avec eux sur cette concession qu'ils avaient reçue en tant que réfugiés politiques. Yann devint aussitôt la personne indispensable de la maison. Il feignit de demeurer là pour la jeune fille qui semblait, elle, s'être attachée à lui. Ce lien sentimental ne plut pas outre mesure à la mère de Karine, puisque tel était le nom de la jeune fille. Elle ne souhaitait pas que sa fille se mariât en dehors de leur religion. Mais elle se rendait bien compte que, perdues comme elles l'étaient dans l'immensité canadienne, sa fille n'avait que peu de chances d'épouser un coreligionnaire qui lui plût. Aussi laissa-t-elle sans trop de regrets une idylle se tisser entre sa fille et ce « Canadien français » qui ne séjournerait peut-être pas trop longtemps dans la région.

~

Le temps passa. La guerre prit fin. Certains prisonniers de guerre allemands avaient été rapatriés, à l'exception de ceux — la plupart, en fait — qui avaient choisi de s'établir

définitivement au Canada et d'adopter la nationalité de leur pays d'accueil.

Insensiblement, le cycle de la vie transforma la petite ferme. Les jeunes se marièrent, eurent des enfants qui grandirent et tinrent dans les travaux quotidiens une place de plus en plus grande. La grand-mère, percluse de rhumatismes, mourut un jour. Puis ce fut le vieux Hans aux cheveux blancs qui fut victime d'un accident de travail. Une pelle lui déchiqueta le gras du menton. Il fut hospitalisé et placé sous anesthésie pour la délicate opération chirurgicale qu'il devait subir. Une infirmière rasa sa longue barbe devenue aussi blanche que le paysage qui l'avait jadis accueilli. Lorsque Karine vint lui rendre visite pour lui apporter le réconfort de sa présence, il dormait profondément. Et ce qu'elle vit la figea d'horreur. Sur ses joues ridées et sur son menton, des tatouages révélaient un passé qu'elle n'aurait jamais pu imaginer de la part d'un mari aussi aimant et toujours prêt à défendre les droits des minorités : *SS ÜBER ALLES* et *HEIL HITLER*.

Une phrase lui revint à l'esprit. Une phrase que son cher Yann avait répété des centaines de fois depuis qu'elle lui avait sauvé la vie un matin d'hiver : « Notre corps se reconstitue entièrement en sept ans et notre esprit en vingt. À 40 ans, on n'est plus la même personne qu'à 20 ! »

L'évaluation

Les hindous ont l'habitude d'affirmer que *tous les humains ne se conduisent pas avec le même bâton.* Les enseignants sont bien placés pour le savoir. Pourquoi certaines personnes ont-elles une personnalité qui en impose facilement à leur entourage ? Danielle exerçait un pouvoir total sur ses élèves. Cette personnalité s'exhalait essentiellement de son visage mais aussi de ses moindres gestes comme le parfum d'une fleur. Pourquoi certaines personnes ne parviennent-elles jamais à s'imposer alors que d'autres n'ont qu'à se donner la peine de faire acte de présence pour établir leur autorité ? Un geste, un regard suffisent.

J'ai connu un officier qui, malgré ses galons et son grade n'arrivait pas à s'imposer parmi ses hommes. Il décida de faire acte de bravoure afin de leur prouver qu'il était digne de leur obéissance et de leur confiance. Lorsqu'il se trouva face à l'ennemi, et que les balles sifflèrent à ses oreilles, il se leva soudain, et, sous les yeux effarés de sa compagnie tapie près du sol, il se mit à marcher lentement dans la mitraille. Il lançait un ordre aux uns, une plaisanterie aux autres, et leurs yeux exorbités de surprise et de crainte le remplissaient d'une immense satisfaction. Les balles sifflaient

autour de lui comme un faisceau de serpents, enragés de ne pouvoir l'atteindre. Debout et flamboyant comme un dieu de la Mythologie, le lieutenant Maisonrouge semblait désormais protégé d'un halo d'invulnérabilité qui imposerait à ses hommes une autorité quasi divine. Chacun se sentirait rempli d'un émerveillement troublant pour ce magicien qui avait mis la baraka à ses genoux ; il en était sûr, et il en ressentait une profonde satisfaction. L'ennemi pouvait s'acharner vainement contre ce spectre immortel.

Soudain, l'homme s'écroula, frappé en plein cœur par l'un des serpents venimeux moins respectueux de cette invincibilité. Dans sa poche, on trouva un carnet intime auquel il avait confié le matin même : *Aujourd'hui, il faut que je m'impose ou que je meure !*

Non ! L'autorité émane de la personne. Elle ne peut être un masque que l'on revêt selon les convenances.

Danielle avait la chance d'avoir reçu ce don de Dieu qui émanait de toute sa personne ; ses yeux surtout, des yeux légèrement exorbités qui pouvaient devenir fixes comme ceux d'une statue grecque, perçants et menaçants comme une lame d'acier de Tolède ; ses iris viraient au bleu-vert comme les eaux dangereuses du détroit Juan de Fuca. À d'autres moments, elle savait rendre ses yeux aguichants et veloutés comme ceux d'une ensorceleuse. Mais ils ne gardaient pas longtemps ces promesses de douceur. Au moindre mécontentement, elle avait tôt fait de retrouver son aspect inquiétant de vautour et lorsque la colère venait tremper son regard, ses yeux devenaient des sabords de navires corsaires et, au milieu, la pupille noire et fixe évoquait la gueule béante et menaçante d'un canon d'abordage.

~

Danielle aurait bien entendu vécu sans travailler si elle en avait eu les moyens ; mais qui peut, en ce debut de troisième millénaire, se permettre de vivre de ses rentes alors que l'inflation galopante et les spéculateurs voraces transforment les retraités aisés en personnes à charge ? Si encore elle avait pu au moins disposer des revenus d'un mari. Mais son vieux et perpétuel besoin de changements affectifs lui avait fait considérer les maris ou les amants comme des objets — de première nécessité, certes, mais vite périmés — dont elle avait tôt fait d'épuiser tous les sucs, toutes les humeurs et tous les sentiments. La nouveauté disparue, elle brisait d'un mot le lien qui les unissait, jetait le zeste aux orties et se mettait en quête d'une âme neuve.

À défaut de pouvoir consacrer la totalité de son temps à des enfants et surtout à l'amour, elle s'était donc astreinte à travailler à mi-temps. Elle enseignait le français en 11e et 12e terminale. Chaque jour, elle tâchait de faire comprendre à ses élèves les étranges accords contre nature des participes passés, les surprenants usages du « y » et du « en » et les absurdes règles qui attribuent deux *l* à « imbécillité » et un seul à « imbécile » ; car, comme disait M. Mitterrand : « En l'occurrence, l'imbécillité est un dilemme étymologique ! »

Ses grands élèves, elle les faisait travailler jusqu'à l'essoufflement. Mais en définitive, ils ne demandaient que cela car ils se rendaient compte que les notes de la terminale doivent être excellentes pour que les universités les acceptent dans leurs amphithéâtres. Aussi ne se plaignaient-ils pas du labeur implacable et de la stricte discipline qu'elle leur imposait, tant elle prenait à cœur leur succès.

Un jour pourtant, on l'informa de la visite de l'inspectrice académique. Cette dernière devait venir observer l'une de ses classes, poser des questions aux élèves, et

tâcher de se faire une opinion sur les qualités pédagogiques de l'enseignante. Il était nécessaire, bien évidemment, que tout se passât pour le mieux afin que la personne testée reçoive une lettre de satisfaction, fort utile pour décorer un curriculum vitae.

Comme ces visites restaient rarissimes, Danielle jugea qu'elle devait véritablement épater l'inspectrice, car elle projetait de changer de district scolaire, et une lettre de référence flatteuse serait d'un poids déterminant pour obtenir le poste précis qu'elle convoitait.

Elle réfléchit donc quelques instants et eut tôt fait de décider laquelle de ses classes devait servir de cadre à cette évaluation pédagogique. Elle prendrait son groupe A1, presque entièrement constitué de surdoués, des meilleurs éléments de chaque classe, écrémés d'année en année. Le résultat ne pouvait manquer d'impressionner fort positivement l'inspectrice.

Danielle se sentait d'ailleurs presque inintelligente au milieu de cet ensemble de cerveaux promis au plus brillant avenir et aux carrières les plus exceptionnelles. C'était un peu le monde renversé. Avec ses 105 de quotient intellectuel, elle devait enseigner à des filles et à des garçons qui alignaient sans aucun doute des 120 et des 140. Mais que faire ? Les quotients intellectuels les plus élevés choisissent rarement la profession d'enseignant ; ils préfèrent les gros revenus, les carrières, moins stressantes et plus gratifiantes pour leur ego, de la haute administration ou de la finance.

En examinant son groupe A1, elle en passa machinalement les élèves en revue. Elle voyait Mélissa, une adorable fille, pleine de vie, qui devait se contrôler pour ne pas lancer à la cantonade les réponses aux questions grammaticales les plus corsées. Et James, fort timide ; il n'osait pas regarder les gens en face. Autrefois, certains auraient pu

injustement le taxer d'hypocrisie alors qu'il était la franchise incarnée. En classe, il ne fallait pas que le professeur s'égare le moindrement dans l'erreur, car James la relevait immédiatement avec la plus grande délicatesse :

— Madame, murmurait-il, les yeux baissés mais en pointant son index vers le tableau, ne faudrait-il pas un accent circonflexe à « huitre » ? Le mot anglais a un *s* avant le *t*, donc le mot latin devait probablement en avoir un aussi, et vous nous avez dit au début de l'année que les *s* ont souvent été remplacés par des accents circonflexes.

— Oui, James. Tu as raison, répondait-elle, penaude. Il faut un accent circonflexe sur le *i*. Merci d'avoir repéré cette erreur d'inattention. Je te donne un point de participation pour ta remarque.

Le groupe représentait donc l'idéal absolu pour organiser une journée parfaite. Elle devait maintenant choisir le cours. De fait, elle imagina un subterfuge qui devait lui permettre de briller comme un astre de première grandeur. L'inspectrice n'avait qu'à bien se tenir. Elle voulait évaluer ? Elle en aurait pour son dérangement. En fait, elle se sentirait totalement dépassée par le savoir des élèves. Elle allait composer un cours sur les verbes défectifs, les répéter autant de fois qu'il le faudrait avec cette classe, et, lorsque tous les pièges seraient connus et identifiés, elle « jouerait » ce cours devant l'inspectrice, comme une véritable pièce de théâtre bien rodée.

Danielle ne pouvait s'empêcher de rire de plaisir en imaginant la tête que ferait l'inspectrice devant sa classe. À coup sûr, elle se pâmerait de jalousie. Elle allait avoir un spectacle inoubliable. Tous ces gratte-papier inutiles aimaient les chimères ? Elle en aurait !

~

Ce qui fut pensé fut fait. Le jour tant attendu et si redouté arriva enfin. Au cours précédent, Danielle avait jugé le moment opportun pour avertir les élèves.

— Les amis, je vais vous confier un secret. Vous vous demandiez sans doute pourquoi nous avons passé plusieurs périodes successives sur les verbes défectifs et sur les accords de leurs participes passés ? Je vais vous l'expliquer mais en vous demandant de n'en rien révéler à personne et surtout pas à vos meilleurs amis, car ils risquent de le répéter à leurs camarades et toute l'école sera bientôt au courant. Voici : demain, une personne du bureau régional scolaire assistera au cours que je vous donnerai. L'inspectrice viendra observer ma façon d'enseigner et cela me permettra d'obtenir une lettre de référence pleine de louanges, fort utile dans ma carrière d'enseignante. Vous comprendrez ce que je veux dire lorsque vous entrerez vous-mêmes sur le marché du travail. Demain, nous reverrons le cours sur les verbes défectifs et sur les participes passés. Inutile de vous suggérer de vous surpasser, de vous montrer encore plus brillants que d'habitude, si cela est possible. L'inspectrice se fera une opinion encore plus favorable de vous et de l'école Princess Margaret.

~

« Tout baigne dans l'huile », pensa Danielle en jetant un coup d'œil professionnel à sa classe. « Il ne manque plus que l'inspectrice. J'espère qu'elle ne tardera pas. » Les élèves révisaient silencieusement leurs verbes. Le rétroprojecteur, allumé, projetait sur l'écran un dialogue dont les participes passés ne demandaient qu'à être accordés. Avec trois minutes de retard, l'inspectrice entra, grande, blonde, coquette, quoique passablement alourdie par l'inaction du

bureau et les incessants « vins et fromages ». Tout sourire, elle salua Danielle et les élèves, prononça quelques mots qu'elle voulait rassurants et s'assit au fond de la classe. Danielle, sûre d'elle, n'avait nul besoin d'être rassurée.

Et que le spectacle commence !

— Si vous voulez bien me regarder, mes amis. J'aimerais que quelqu'un nous récite la règle du participe passé avec l'auxiliaire « avoir. »

— Il s'accorde avec le sujet, répondit sur-le-champ Jennifer, une jolie rousse aux yeux verts.

— Oui, répondit machinalement Danielle quelques secondes avant que la classe n'éclate de rire avec un ensemble parfait.

— Pourquoi riez-vous ? Ah oui... pour l'erreur. Mais non, Jennifer. Tu es distraite aujourd'hui. Tu me donnes la règle de l'auxiliaire « être » !...

« Quelle triple buse, cette Jennifer. Toujours dans la lune ! » pensa Danielle, arborant un sourire... furieux.

— Qui pourrait préciser avec quoi s'accorde le participe passé précédé de l'auxiliaire « être » ?

— Avec le complément d'objet direct, s'il est placé après le verbe, répondit Chuck.

— Mais non, enfin ! Vous mélangez tout. Écoutez bien les questions et réfléchissez avant de répondre !

« Vraiment, ce Chuck est trop stupide », pensa Danielle hors d'elle, en jetant des coups d'œil furtifs de désolation et de terreur dans la direction de l'inspectrice. Cette dernière affichait un vague sourire inexpressif.

Mais pourquoi s'obstiner à barboter dans cet infect bourbier grammatical et syntaxique ? Mieux valait encore passer aux exercices. Danielle énonça les deux règles de base et se tourna vers le transparent qui couvrait le rétroprojecteur.

— Première phrase : « Paul est (mourir) samedi dernier dans un accident de voiture. » Peux-tu accorder « mourir », s'il te plaît..., Alicia ?

— Paul... est... mordu... samedi...

Le reste de la phrase se perdit dans le tumulte. Tout le monde riait bruyamment. Certains trépignaient et tapaient des coudes sur leur table tant la réponse paraissait hilarante.

Seule Danielle restait pétrifiée. Que se passait-il donc ? Cette dernière erreur, plus encore que les autres, n'aurait jamais dû être commise. Ce verbe avait été travaillé à plusieurs reprises, et, quoique anglophones, ils savaient fort bien la différence entre « mort » et « mordu ».

Impénétrable au fond de la classe, l'inspectrice avait cessé de sourire. Elle fixait un point imaginaire situé au-dessus du tableau.

Le calme revint enfin.

— Je me demande bien ce qu'il vous arrive aujourd'hui. C'est à croire que vous le faites exprès.

Les élèves baissaient la tête dans un silence pesant. Soudain, un sombre soupçon vint lui effleurer l'esprit, mais elle le chassa comme un intrus malfaisant. « Non ! Une telle classe ne pouvait en aucune manière se comporter comme cela ! » Elle posa une autre question et interrogea son élève favori, le bon et tendre Mike. Mais celui-ci baissa la tête d'un air abattu et murmura :

— Je ne sais pas, Madame.

C'en était trop. Manifestement, il s'agissait d'un coup monté, organisé. Un horrible boycott. Même Mike avait peur de parler, de braver le mot d'ordre des meneurs du chahut. Elle éclata en sanglots et la classe resta muette. Pourquoi donc se montraient-ils si cruels envers elle ? Que leur avait-elle fait ? Elle s'était toujours dépensée sans

compter pour ces jeunes. Voilà comment ils la remerciaient, par la pire ingratitude. Ils étaient habituellement si sympathiques ! Non, décidément, ils ne valaient pas la peine de tant de sacrifices.

Elle démissionna dans les jours qui suivirent.

La contravention

TOUT LE MONDE est plus ou moins superstitieux. Tout le monde sans exception, même ceux qui prétendent le contraire. J'ai personnellement connu un policier qui ne manquait jamais l'occasion de se moquer de ceux qui se montraient assez crédules pour accorder la moindre foi à toutes ces divagations de l'esprit.

— Il se trouve, disait-il, que les chats noirs me portent bonheur. Chaque fois que j'en ai la possibilité, je passe sous une échelle. Quant au fatidique nombre treize, je le choisis toujours. Jamais je n'ai pu rattacher à ces choix la moindre malchance. Et on ne me sortira pas de l'idée que ce sont les gens eux-mêmes qui s'attirent la malédiction en attribuant une quelconque importance à ces sottises.

Telles étaient ses paroles habituelles. Or, par un chaud et magnifique jour d'été, un 13 juillet à 13 heures précisément, alors qu'il se trouvait en patrouille dans une artère importante de Vancouver bordée de belles villas bourgeoises, il repéra une Pontiac Continental noire qui roulait à très vive allure. La vitesse étant limitée sur cet axe à 70 km/h au maximum, il s'élança immédiatement à sa poursuite, effectua les signaux réglementaires avec ses feux alternatifs,

et se gara derrière l'automobile qui avait immédiatement obtempéré à la sommation.

— Police ! Bonjour, Madame. Savez-vous à quelle vitesse vous rouliez ?

— Non ! répondit immédiatement le chauffeur, une dame dans la cinquantaine aux cheveux enserrés dans un foulard multicolore.

— À 107 km/h. Savez-vous quelle est la limite de vitesse sur cet axe ?

— Non ! répliqua la dame d'une voix où perçait l'agacement.

— 70 km/h.

— Ah !

— Veuillez me présenter votre permis et les papiers de l'auto, s'il vous plaît.

La dame ouvrit son sac à main et se mit en devoir de passer lentement en revue le bric-à-brac qui l'encombrait. L'agent attendait patiemment, debout devant la fenêtre ouverte.

— Voilà ! dit-elle en tendant son permis de conduire.

— Je veux aussi vérifier les papiers de la voiture.

Elle perquisitionna longuement sa boîte à gants, déplia trois ou quatre certificats d'assurance et d'immatriculation — périmés — et enfin tendit au policier deux imprimés. Ce dernier les vérifia, sortit son bloc-notes et annonça calmement :

— Je dois vous donner une contravention. Avez-vous déjà été pénalisée cette année ?

— Non ! Je n'ai pas eu ce... plaisir.

— Vous perdez donc trois points. Vous n'aurez rien à payer si vous respectez le code de la route jusqu'à l'année prochaine. Mais vous paierez des amendes pour tout ce qui dépasse trois points... Veuillez signer ici... Au revoir,

Madame. Soyez prudente ! ajouta le policier en tendant la feuille jaune.

La dame la saisit entre l'index et le majeur sans cesser de fixer l'homme en uniforme. Mais elle ne démarrait pas. Elle prit un air inspiré et murmura à mi-voix :

— Monsieur, je suis voyante... de profession...

— Oui, et alors ?

— Eh bien, je vois en ce moment qu'à 52 ans précisément, vous allez... mourir.

Le policier éclata de rire.

— Oui, d'accord. Ne vous souciez pas de ma santé, Madame. Allez ! Circulez ! Si vous aviez vraiment un don de voyance, vous auriez dû prévoir que j'allais vous arrêter et vous donner une contravention ! Vous n'avez vraiment pas de chance car je ne crois pas à vos sornettes absurdes.

La voyante ne tiqua pas sous le sarcasme. Elle semblait ne pas pouvoir se résoudre à partir.

— Mais, Monsieur, ce n'est pas une plaisanterie, dit-elle sur un ton extrêmement sérieux et en arborant un air accablé par la fatalité. Je vois votre mort très clairement... à l'âge de 52 ans. C'est une certitude... une fatalité inéluctable.

Le policier commençait à trouver la plaisanterie un peu lourde.

— Bon, écoutez-moi bien : ou vous circulez ou je vous garde quelques heures ici pour vérification d'identité. Vous ne voulez pas partir ?

— Si, si ! Immédiatement. Mais je tenais à vous faire part de cette voyance... gratuite. Au revoir, Monsieur..., et profitez bien de la quinzaine d'années qu'il vous reste à vivre.

La Continental démarra et disparut rapidement au tournant du boulevard.

— Eh, Michel ! Qu'est-ce qu'elle te racontait ? demanda la collègue restée dans la voiture.

— Je lui ai collé une contravention, alors elle m'a tout simplement annoncé que je mourrai à 52 ans. Elle se prétend voyante... soi-disant...

— Elle a seulement voulu se venger de toi.

— En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'elle n'y a pas réussi. Je ne crois pas un mot de toutes ses balivernes.

— Tu as raison. Il ne faut pas être superstitieux, renchérit la collègue. Puis, après un silence, elle ajouta en souriant malicieusement : Au fait, combien de temps te reste-t-il à vivre ?

— Dix-sept ans, répondit immédiatement Michel. Mais ce sont des sottises insensées auxquelles je n'attache aucun crédit. Elle a simplement voulu se venger...

~

Les années passèrent. Michel répétait à qui voulait l'entendre les détails les plus anodins de cette aventure peu banale, et semblait toujours s'amuser des regards angoissés de ses interlocuteurs.

— Mon Dieu, quelle horreur ! Est-ce que tu y crois ?... Il ne faut surtout pas te laisser atteindre par de pareilles superstitions. Cette gitane n'a cherché qu'à se venger de la contravention... Mais combien de temps te resterait-il à vivre si c'était vrai ?... Douze ans ?

De plus en plus, pourtant, les esprits avertis comprenaient qu'il ne cherchait qu'à se faire rassurer, tranquilliser par les commentaires du genre : « Ce sont des absurdités ! Des... ! »

Peu à peu les années s'écoulaient, lentement mais irréversiblement. Lorsque le compteur de sa vie passa à un seul chiffre : 9..., 8..., 7..., Michel commença malgré lui à se sentir de plus en plus tourmenté. Il ne voulait pas y croire

ni l'admettre, mais il ne pouvait s'empêcher de se laisser influencer par les questions fréquentes que lui lançaient ses amis, d'un air amusé :

— Et alors, Michel, combien de temps vas-tu encore rester de ce monde ?

— ... Ah ! Ah !... six ans...

Lorsqu'il ne resta que cinq ans, sa femme Linda l'incita discrètement à se munir d'une solide assurance sur la vie d'un million de dollars. Ainsi l'anxiété de Linda se dissipa-t-elle totalement. Elle put même se permettre de taquiner son mari sur « son décès prochain » sans aucune arrière-pensée... ou plutôt si ! Avec une sensation... pas aussi désagréable... qu'auparavant. Il lui arriva même de rêver qu'elle était libre, riche et convoitée. À 48 ans, la vie n'est pas finie. Mais elle se garda bien de se confier à qui que ce fût, et laissa ce secret désir dans le coin le plus obscur de sa conscience, en compagnie des tabous et des fantasmes interdits qu'elle utilisait lorsqu'elle voulait varier ses voluptés en s'évadant de son conjoint, et s'ébaudir — au moins psychologiquement — avec d'autres hommes. À ceux qui lui montraient l'avantage de cette assurance-vie, elle répondait :

— Ça ne console pas de la perte de son mari, mais ça aide bien à passer à travers cette épreuve !

Trois ans seulement ! Michel avait de plus en plus l'impression d'atteindre le bout de sa vie. Jamais il ne pouvait faire de projets à long terme. Acheter une maison ? À quoi bon ! Ne seraient-ils pas aussi heureux dans un appartement loué ? Si, du moins, il vivait jusque-là.

Lorsqu'il ne resta qu'une seule année de répit avant les horribles trois cent soixante-cinq derniers jours, l'appréhension s'amplifia. Lui qui roulait toujours à... tombeau ouvert sur les routes rectilignes du pays, commença à ralentir. Ah, cette satanée voyante ! Dès qu'il avait

l'occasion de pénaliser un de ces gitans, il éprouvait une délectation particulière.

La veille de son cinquante-deuxième anniversaire, il téléphona à sa mère afin de s'enquérir de l'heure précise de sa naissance. Il apprit ainsi qu'il devait commencer le compte à rebours de son agonie morale — et peut-être physique — à partir de 14 h.

Les jours de son ultime année s'écoulèrent lentement, très lentement. Le matin au lever, il se demandait anxieusement si cette journée ne serait pas sa dernière. Chaque soir, il appréciait la journée dont il s'était tiré sain et sauf... tout au moins physiquement, car moralement, cette angoisse l'épuisait. Ah ! La vengeance de ce démon avait été horrible : une interminable torture de dix-sept longues années ! Par moment il se sentait si déprimé qu'il aurait souhaité mourir sur-le-champ ; abandonner cette chienne de vie qu'il traînait comme un tourment et qui devenait de plus en plus lourde, tel un fardeau que l'on porte trop longtemps. Il n'avait fait que son devoir. Elle roulait trop vite. Cela mettait en péril la vie des autres. Il n'avait fait qu'appliquer la loi. Pourquoi cette vengeance imméritée ?

Comme un soldat qui transpire de peur en traversant sur la pointe des pieds un champ de mines antipersonnel, il avançait minute après minute, heure après heure et jour après jour à travers cette année hostile. Chaque instant semblait le guetter, le traquer afin de lui ravir cette vie à laquelle il s'accrochait désespérément, alors que quelques années auparavant, lorsque la mort ne le talonnait pas de si près, il ne ressentait aucune peur de mourir. Il comprenait aujourd'hui pourquoi les vieillards appréciaient chaque lever de soleil, chaque instant, en évitant les projets à long terme.

Il avait classé depuis longtemps tous ses papiers dans une valise à dossiers soigneusement répertoriée. Son testament, il l'avait minutieusement rédigé et rangé à portée de la main de ses survivants. Il avait établi une liste numérotée de tâches à accomplir en cas d'accident : d'abord, déclarer le décès et faire exécuter ses préarrangements funéraires ; payer telle et telle facture le premier de chaque mois ; le quinze, envoyer un chèque à l'assurance... Il avait tout préparé avec amour pour sa femme bien-aimée afin que son décès n'infligeât à cette dernière aucun tracas. S'il avait pu, il aurait effacé toute tristesse de son cœur. N'est-ce pas cela, l'Amour ?

Tout était fin prêt. Si prêt que sa disparition ne créerait pas le moindre embarras. Tout allait continuer comme auparavant, sauf que les chèques seraient signés par son épouse, tout au moins tant qu'elle ne serait pas remariée.

Pourquoi tant de personnes attachent-elles à leur vie des assurances aussi énormes ? N'est-ce pas pour se donner l'illusion que leur valeur personnelle est immense ? « Je vaux deux millions de dollars », peut se gargariser l'insignifiant. Mais tant de crimes sont perpétrés par des conjoints impatients de s'approprier le capital assuré !

Le 12 janvier approchait. Michel regardait arriver la date ultime avec les yeux remplis d'anxiété du nageur épuisé qui voit se profiler à l'horizon la rive salvatrice. Aurait-il la chance d'atteindre la date fatidique ?

Le 12 janvier, il voulut célébrer l'échec de la voyante. Sa survivance devait se fêter au champagne, aussi invita-t-il son épouse au restaurant tournant, tout au sommet d'un gratte-ciel qui domine Vancouver. Au moment du dessert, à 14 h, il commanda une bouteille de vrai champagne afin de célébrer dignement cet instant inoubliable.

— Trinquons à la vie..., déclara-t-il en levant son verre, ... et à la fin de cette malédiction que la gitane a souhaitée horrible mais à laquelle je n'ai pas vraiment cru !

Jamais il n'aurait admis être possédé par les faiblesses qu'il aimait tourner en dérision chez ses semblables. « La sottise et la vanité sont compagnes inséparables », assurait Beaumarchais avec raison.

~

Sur le chemin du retour, en roulant le long de Marine Drive, il se sentait libéré d'un immense poids. La vengeance de cette cruelle voyante avait duré dix-sept ans. Elle lui avait volé impunément le bonheur d'une bonne partie de sa vie. Un camion traversa la ligne médiane. Michel fut tué sur le coup. Pourtant, il n'avait pas appuyé sur l'accélérateur et personne ne comprit pourquoi il fut victime de cet accident. Sa femme s'en tira presque indemne. Miraculeusement.

À l'Hôpital Général où elle passa plusieurs heures en état de choc, elle confia son histoire à sa voisine de lit :

— ... Mais malgré tout, la voyance était inexacte, car mon mari n'avait plus 52 ans. Étant né à 14 h, il venait d'atteindre 53 ans à sa mort, conclut-elle avec une certaine satisfaction.

Sa voisine réfléchit un moment puis articula lentement :

— Malheureusement, j'ai bien peur que vous ne réussissiez pas à dépouiller la gitane de son horrible victoire.

— Expliquez-vous !

— L'accident a bien eu lieu vers 15 h 30, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est bien cela.

— Une année dure exactement trois cent soixante-cinq jours et un quart, c'est-à-dire trois cent soixante-cinq jours

et six heures. Pour ne pas perturber notre calendrier, on oublie ces six heures, et, en compensation, tous les quatre ans on ajoute un jour complet ; c'est une année bissextile...

— Je vous suis.

— Donc à 15 h 30, votre mari avait encore l'âge de 52 ans... jusqu'à 20 h. Et la voyante ne s'est pas trompée. En fait, l'abus de champagne a fait que la prophétie de la gitane s'est réalisée.

Les pèlerins

Les soubresauts rythmés des wagons sur les rails d'acier évoquaient irrésistiblement le martèlement d'un orchestre disco. Allongé sur la couchette du milieu, Ahmed fixait un cordon qui pendait du lit supérieur et qui vibrait à chaque passage à niveau. Ses yeux divaguaient parfois sur le paysage sombre qui défilait lentement sur l'écran de la grande fenêtre rectangulaire. Les écheveaux noirs de fils électriques descendaient jusqu'au bas de la fenêtre et remontaient brusquement, tirés vers le haut par le pylône suivant au moment précis où les fils allaient toucher le bas de la vitre. Ce mouvement perpétuel, rythmé par la percussion des roues, berçait l'esprit du voyageur dont les yeux somnolaient par moments, entraînés implacablement vers les abîmes du sommeil.

Ahmed était arrivé le matin même à Francfort-sur-le-Main, en Allemagne, en provenance de Vancouver. Il allait à Tarbes, dans le sud-ouest de la France, rendre visite à une amie. À Lyon, il avait pris le train venant de Genève. Là, une multitude de pèlerins avait envahi les voitures corail pour se rendre à Lourdes où le train allait terminer son parcours dix-sept minutes seulement après l'étape de Tarbes.

Avec mille précautions, Ahmed descendit de sa couchette pour aller fumer une cigarette dans le couloir, plus aéré. Il se trouva à frôler la jeune mariée qui occupait la couchette au-dessus de la sienne. Son mari reposait en face, sur l'autre couche du haut. Au-dessous de lui, dormait une femme dite « stérile », et, en face d'elle, une religieuse. La première se rendait à Lourdes dans le but d'implorer Dieu qu'il remît en état ses organes fort éprouvés par cinq avortements. Elle nous avait confié son secret quelques heures auparavant. Elle avait vainement essayé les eaux de Luxeuil-les-Bains, en Franche-Comté, dont le soufre fait recouvrer la fécondité. On disait autrefois, à Luxeuil, non sans ironie d'ailleurs, qu'une femme seule avait la garantie d'en revenir enceinte ! L'eau médicinale ne lui ayant pas donné satisfaction, elle voulait mettre à l'épreuve l'eau miraculeuse. Qu'avait-elle à perdre ? Mais sa confiance avait des limites. Elle avait pris soin de faire inscrire son nom sur la liste d'attente d'une officine d'adoption. En cas ! Elle pourrait toujours se désister si les prières montraient plus d'efficacité. « Mais, nous avait-elle confié, elle n'avait qu'une confiance fort restreinte dans les adoptions ; le faible nombre de jeunes Français qui arrivaient à passer le cap des neufs mois de grossesse ne laissait que peu de chances aux couples stériles... À moins, ajouta-t-elle en baissant pudiquement la voix comme pour nous dévoiler une intimité morale moins avouable, d'accepter de perpétuer son nom en adoptant un enfant d'un autre pays. »

Alors que celle-ci allait s'efforcer de trouver la clé de ses organes reproducteurs qu'elle brûlait d'utiliser, sa voisine de couchette venait chercher la force de ne pas faire usage des siens afin de respecter le vœu de chasteté qu'elle avait prononcé en entrant en religion.

Exemple parfait d'un monde bancal. Un jour peut-être pourrait-on transplanter les organes inutilisés.

Dès que l'obscurité eut éclipsé le paysage et que les ébauches du petit monde qui l'entourait se furent partiellement fondues dans le néant de l'obscurité, Ahmed devina l'ombre d'un grand primate enjambant le vide entre les deux lits du haut. Il rejoignait sa douce épousée. Avant les joies mystiques de Lourdes, les deux jeunes pèlerins voulaient manifestement prendre un dernier acompte sur les plaisirs terrestres.

Bercés par les balancements perpétuels des boggies et au rythme endiablé du disco des rails, ils formaient une masse confuse et mouvante d'où s'exhalaient des soupirs éthérés. Et ce fut miracle si, à un moment où la passion l'emportait sur la raison et la prudence, ils ne dégringolèrent pas de leur Septième Ciel. Les dommages auraient pu être irrémédiables.

~

Ahmed se serait sans doute endormi depuis longtemps, et n'aurait certes pas eu le loisir d'observer à son corps défendant ces mouvements insolites, si un incident fortuit ne s'était déroulé peu après le départ de Lyon. Alors que, en s'excusant inlassablement, tout ce petit monde se bousculait afin de mettre un peu d'ordre sur les minuscules couchettes, un contrôleur avait surgi pour vérifier les billets. Avant de partir, il avait pointé son index en signe d'avertissement :

— Prenez bien garde à votre argent et à vos bijoux. Certaines personnes font profession de voyager dans les trains de nuit pour voler les passagers imprudents. Ils emportent parfois les valises tout entières. Attention à vos bagages !

Après avoir ainsi mis le ver dans la pomme et propagé la défiance et la suspicion dans la petite société close, il jugea sa mission accomplie et prit congé. Chacun avait immédiatement vérifié la présence de sa bourse avant même qu'il n'eut terminé sa tirade. Et tous demeuraient silencieux, s'observant d'un air soupçonneux, alors que deux minutes auparavant tout le monde palabrait en même temps afin de livrer en pâture aux autres pèlerins ses espoirs et ses craintes, ses joies et ses peines.

Chacun essayait maintenant de supputer lequel *devait* être le voleur. La religieuse ? Il n'en était pas question. La cornette n'avait jamais pris des moyens aussi illégaux pour déposséder le petit peuple. Le couple de jeunes mariés ? C'était peu probable. Si jeunes, si beaux, si amoureux. L'intuition intime de chacun le contestait fermement. La femme stérile ? Non ! Elle paraissait trop désolée de posséder un système défectueux, et trop confiante en la Vierge de Lourdes pour pouvoir personnifier notre voleur potentiel. Tout le monde s'observait silencieusement en ruminant des raisonnements probablement similaires. Chacun analysait la situation avec la minutie d'une Agatha Christie occupée à démasquer un criminel. Manifestement, cela ne pouvait être qu'Ahmed. Avec son air pas très catholique et son invraisemblable histoire de... Canada, de visite à son amie... Est-il logique et plausible de dépenser une fortune pour rendre visite à une amie ? Et puis son débarquement en Allemagne. Pourquoi diable serait-il allé atterrir outre-Rhin pour revenir en arrière vers la France ? De plus, il n'allait certes pas en pèlerinage à Lourdes ! Non ! C'était sans aucun doute de cet individu qu'il fallait se méfier.

L'un après l'autre, chacun dirigeait ses ténébreux soupçons vers Ahmed qui se sentait de plus en plus mal à l'aise

et même un peu traqué. En un éclair, il réalisait que l'important n'était pas ce qu'on était vraiment, mais l'opinion des autres à notre sujet, ou du moins, l'idée que nous nous en faisions. Il avait envie d'aller ailleurs, de fuir ces yeux de Caïn qui le salissaient en l'observant à la dérobée. Se défendre aurait été pire. *Qui s'excuse s'accuse,* auraient-ils tous rétorqué sans vouloir mettre en doute tous ces dictons imbéciles qui gouvernent les sots. S'il s'était réfugié dans un autre compartiment du wagon, les soupçons auraient éclaté en paroles vindicatives : Vous avez vu comment il a déguerpi lorsqu'il s'est senti démasqué !

Toutes ces présomptions malheureuses tourmentaient sans répit l'âme d'Ahmed comme autant de dards acérés. Il se sentait de plus en plus pris au piège de ce compartiment-souricière. Que restait-il à faire sinon patienter ? Tarbes arriverait tôt ou tard et *ils* verraient bien qu'il n'était pas un voleur. *Ils* regretteraient alors d'avoir injustement soupçonné un innocent. À moins qu'*ils* aient le sentiment que seule leur vigilance avait empêché le vol en restreignant le champ d'action du voleur.

Ahmed descendit de sa couchette afin d'aller respirer dans le couloir un air un peu moins vicié par la paranoïa. Sans regarder, il sentit que chacun palpait machinalement son sac à main ou son portefeuille pour en vérifier la présence et le contenu. Il prenait garde de ne faire aucun geste qui eût pu frôler les autres passagers, de peur de les inquiéter davantage. Mais il se rendait compte que son comportement hésitant manquait de naturel. Il risquait de conforter les passagers dans leurs préjugés. Il sentit que, à peine serait-il sorti, les langues libérées de sa présence allaient se délier et que les murmures accusateurs se répandraient dans le compartiment comme une odeur pestilentielle, comme autant de serpents venimeux.

Il avait d'ailleurs, pour cette raison, retardé au maximum sa sortie dans le couloir. Son départ donnerait libre cours aux accusations ouvertes et aux calomnies les plus pernicieuses. Ah ! Qu'il avait hâte de changer de lieu afin de ne plus être un petit voleur. Lui, qui avait à plusieurs reprises colporté des ragots, des soupçons non vérifiés sur certains de ses collègues, se rendait compte à quel point il avait été injuste et cruel. Surtout dans un cas précis où, se rappelait-il, le comportement maladroit et bizarre de l'intéressé avait semblé confirmer les calomnies de tous.

~

À sept heures du matin, le contrôleur éveilla les voyageurs descendant à Tarbes. Ahmed venait à peine de s'endormir, oppressé par la défiance de son entourage. Il ne s'était jamais senti aussi impatient de prendre une douche purificatrice, pour laver son esprit autant que son corps.

— On arrive à Tarbes dans vingt minutes, claironna le haut-parleur.

Ahmed commença à s'habiller, fébrilement, tandis que les autres, les yeux mi-clos, posaient la main sur leur argent.

Une demi-heure plus tard, dans la gare, Ahmed se sentait enfin lavé de tout soupçon. Il entra dans un café pour déjeuner, palpa machinalement la poche arrière de son pantalon : « Mais où donc est passé mon diable de portefeuille ?... Ah, les salauds ! »

Table des matières

Ce livre est publié aux Éditions L'Interligne à Ottawa (Ontario), Canada. Il est composé en caractère Minion, corps douze, et a été achevé d'imprimer sur du papier enviro 100% recyclé par les presses de l'imprimerie AGMV Marquis (Québec), en avril 2007.

LES RÉCITS REMARQUABLES PRÉSENTÉS dans cet ouvrage ébauchent à traits subtils quelques-uns des événements surprenants qui ont émaillé la longue vie de l'auteur.

Prenons place au coin du feu et plongeons-nous dans les situations piquantes et dans le monde nostalgique de souvenirs, vécus par l'auteur ou par ses amis, de l'enfance à l'âge mûr. Des brumes de l'enfance surgissent *la tache d'encre* et *le petit sou de cuivre* ; de l'âge mûr *l'eau, c'est la vie.* D'autres anecdotes jaillissent des années laborieuses de son existence mouvementée.

Oublions les problèmes actuels, la pollution, l'inflation, le mondialisme et la violence, pour nous immerger dans la vie de la douce Christine, de l'intransigeante Danielle ou dans le destin tragique du pauvre Jonas.

Jean-Claude Castex: originaire d'Algérie, habite dans l'Ouest canadien depuis 1976. Il a publié Le gros lot, *un recueil de nouvelles pour enfants aux Éditions des Plaines en 1988. De 1990 à 1993, il signe* Les Grands dossiers criminels du Canada, *d'abord publiés par les Éditions Pierre Tisseyre, ensuite par Québec-Loisirs. Polyvalent, Jean-Claude Castex écrit tant pour les adultes que pour les jeunes.*

PRIX : 13,95 $



Œuvre de la couverture :
Suzanne Richard

